

BULLETIN DE LIAISON DES
FILS ET FILLES DES DÉPORTÉS JUIFS DE FRANCE

ASSOCIATION RÉGIE PAR LA LOI DE 1901
32 RUE LA BOËTIE 75008 PARIS

Tél. : 01 45 61 18 78 - 01 45 62 41 71 • Fax : 01 45 63 95 58 • Email : klarsfeld.ffdjf@wanadoo.fr

F.F.D.J.F. : MILITANTS DE LA MÉMOIRE

ISSN 1162-826X

EDITORIAL

NUMÉRO 127 · JUIN 2015

JE SUIS DU 5-7 RUE CORBEAU

par Annette Zaidman, Secrétaire Générale des FFDJF

L'immeuble situé 5-7 rue Corbeau, tout près de la place de la République, à Paris, dans lequel j'ai vécu mes huit premières années, est l'un des immeubles de la capitale le plus touché par la déportation des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.

Dans les années trente et quarante, beaucoup d'habitants de cette adresse étaient de modestes immigrants juifs d'Europe centrale qui avaient connu les *pogroms* antisémites avant de venir construire leur vie au « Pays des Droits de l'Homme et du Citoyen ». Après les juifs de Pologne, de Roumanie, de Biélorussie ou d'Ukraine, sont arrivés au 5-7 d'autres juifs venant d'Autriche ou d'Allemagne. Ceux-là avaient connu la montée du nazisme et racontaient sur ce sujet des histoires terribles. Parmi ce petit monde, nombreux sont ceux qui figurent dans *Le Mémorial de la Déportation des Juifs de France*, de Serge Klarsfeld.

À ce jour, j'ai recensé 133 personnes, dont 39 enfants, qui ont habité ce lieu qui comptait 168 logements d'une pièce et un cagibi sans confort. Cent trente trois hommes, femmes et enfants qui ont été rassemblés dans les camps d'internement français de Drancy, Pithiviers, Beaune-la-Rolande ou de Compiègne... puis déportés vers les camps d'extermination polonais d'Auschwitz, Maïdanek ou de Sobibor.

Beaucoup de ces hommes ont été déportés avant leurs familles lors des premiers convois de l'année 1942. Parmi eux, nombreux sont ceux qui avaient combattu l'Allemagne nazie sous le drapeau français durant la Bataille de France, en Mai-Juin 1940.

Cela peut sembler insensé, mais en Septembre 1939, quand a éclaté la Seconde Guerre mondiale, ces pères de familles avaient laissé en plan, au foyer, femmes et enfants, pour se précipiter dans les bureaux de recrutement de la Légion étrangère. Loin d'être des guerriers, ces hommes qui avaient été confrontés dans leurs pays d'origine au fascisme et à la montée de l'hitlérisme, se portèrent volontaires spontanément et s'engagèrent afin de défendre « la France terre d'asile » qui les avait accueillis et qui était en danger. N'écoulant que leur conscience et leur logique humaniste, ils pensaient que pour sécuriser leurs familles, il fallait avant tout protéger la République en danger. Ainsi, ces juifs qui n'étaient pas français, ont été incorporés dans les régiments de combattants volontaires étrangers.

A. Z.

Après la défaite française et la capitulation, le gouvernement Pétain a gommé la République et instauré l'État français. La politique collaborationniste de Vichy se déchaîna alors envers les patriotes et prit toute son ampleur dans « la question juive », qui fut au comble de l'ignominie dans les mesures prises par Pétain envers les soldats juifs engagés volontaires. Ainsi, quand vint le temps de leur démobilisation après la signature de l'armistice du 22 juin 1940 et les tours de passe-passe perfides des lois Vichyste, beaucoup d'engagés volontaires juifs avaient « perdu » leur statut d'ancien combattant et se retrouvèrent dans des Groupements de Travailleurs Etrangers (GTE). Et pour ceux qui furent démobilisés et qui rejoignirent leurs foyers, certains furent surveillés par les Renseignements généraux et fichés par la police. Tandis que d'autres furent « convoqués pour vérification de situation » avant d'être « concentrés » dans les camps d'internement du Loiret. D'autres encore furent raflés dans les rues de Paris du XI^e et alentours ou aux sorties du métro, et rejoignirent les camps de Pithiviers et Beaune-la-Rolande. On les retrouva tous dans les convois de la mort.

Parmi les hommes du 5-7 rue Corbeau qui n'ont pas été déportés on compte des pères de familles, engagés volontaires, qui avaient été fait « prisonniers » lors de la débâcle de l'armée française face à l'armée allemande. Ceux-là ont survécu à la guerre. Ainsi, dans l'Allemagne hitlérienne, dans leurs *stalags* allemands, bien que juifs, ces hommes ont été protégés. Tandis que, dans la France de l'État français de Vichy, qui en fait s'était substitué à la République, on a livré à l'ennemi les femmes et les enfants de prisonniers de guerre juifs qui s'étaient engagés volontairement pour défendre la France !

Quand ils sont revenus de la guerre en 1945, plus de cinq ans après leur engagement pour la France, ces ex-prisonniers n'avaient plus de foyers. Leurs épouses, fichées à la préfecture de police comme « femme de prisonniers » et leurs enfants de moins de 15 ans mentionnés sur les fiches de leurs mères, avaient été raflés par la police française venue les arrêter à domicile d'après les fichiers juifs constamment tenus à jour par le Service Tulard de la préfecture de police. Donc, en toute connaissance de leur situation familiale par rapport au chef de famille. Malgré cela, elles ont été raflées, internées à Drancy, avant d'être expédiées à Auschwitz où elles furent assassinées avec leurs enfants dès leur arrivée.

Pétain et son gouvernement à Vichy n'avaient aucun état d'âme quand il s'agissait de se « débarrasser » des Juifs. Parmi les déportés de l'immeuble on relève aussi le fils (3 ans) et la femme (22 ans) de la première victime du 5-7 rue Corbeau : un juif, ex-engagé volontaire en 1939, « sorti » en 1941 du camp de Drancy où il était interné pour être fusillé en tant qu'otage au Mont Valérien en décembre 1941.

Tout ceci établi, l'indignité des « élites de la France de Vichy » est incontestable. Mais le monde était alors à l'envers !

Soixante-dix ans plus tard, le monde ne s'est toujours pas remis à l'endroit !

Après la haine antisémite qui a explosé place de la République en juillet 2014 et les terribles attentats de Charlie Hebdo et d'Hyper Cacher que nous venons de vivre ce début de janvier 2015, on commémore ces jours-ci le 70^{ème} anniversaire de la Libération du camp d'Auschwitz.

Et pour nous, enfants juifs des années 40 qui avons traversé la vie avec les cicatrices du temps des rafles jamais refermées, il est évident que les affres de l'antisémitisme nous accompagneront jusqu'à notre mort.

Nôtre génération a pourtant beaucoup œuvré pour prévenir et témoigner du chaos auquel peuvent mener le racisme et l'antisémitisme, et pour inciter à la vigilance face à la haine et l'intolérance. Mais le genre humain n'a toujours pas tiré les leçons du passé pour construire l'avenir. Pourtant, tant d'hommes et de femmes de bonne volonté l'ont préconisé.

Faut-il attendre, comme en 40, que la République tombe pour comprendre qu'elle est le socle de nos libertés et de nos valeurs à chacun et à tous, toutes différences confondues.

Le premier remède, à mon sens, serait de clarifier la langue française afin que nos concitoyens, dès leur plus jeune âge, apprennent et comprennent tous de la même façon, sans équivoque ni amalgame, le sens exact des mots essentiels. Ceux de la devise de la République française : « Liberté » « Égalité » « Fraternité ». Mais aussi les mots : « République » « Démocratie » « Laïcité » « Civisme » « Solidarité » « Tolérance ». Et ceux qui figurent dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Sans omettre le mot « Devoir » qui se rattache à chacun de ces termes fondamentaux de notre pays. Pour que la France garde son âme, il n'y a aucune alternative à ces notions républicaines élémentaires.

Annette Zaidman

Fille de la Shoah

Le 31 mars à l'école Boulle près de la Nation a eu lieu le vernissage d'une intéressante exposition déjà présentée dans plusieurs mairies, renouvelée depuis peu et consacrée au convoi n°6. Elle a été préparée par la dynamique association dédiée à la mémoire de ce convoi et dont les réalisations sont dignes d'éloges. Son président, M. Boricki, a pris la parole, ainsi que le nouvel ambassadeur de Pologne qui s'est très bien exprimé. Serge et Beate ont participé à cet évènement ainsi qu'Annette Zaidman, notre secrétaire générale.



Annette Zaidman



Les « Mémoires » de Beate et de Serge Klarsfeld ont été publiées en avril dernier. Elles ont suscité un vif intérêt des médias. Le premier interview, accordé à « l'Obs », a été l'occasion pour le couple de jeter un cri d'alarme en ce qui concerne le FN. L'Obs » leur a consacré sa couverture ; « le Monde » deux pages, « Le Figaro » sa dernière page, « L'Express » et beaucoup d'autres journaux, magazines et revues ont suivi ainsi que de nombreuses émissions de radio et de Télévision, nationale et internationales, assurant à l'ouvrage une diffusion plus qu'honorable.

CÉRÉMONIE DE COMMÉMORATION DE LA RAFLE DU 6 AVRIL 1944 À LA MAISON D'IZIEU

COMMÉMORATION



© Présidence de la République



MIDI
15H

AIN : COMMÉMORATION DES 71 ANS DE LA RAFLE
D'IZIEU EN PRÉSENCE DE FRANÇOIS HOLLANDE

ALERTE
INFO

"Tous les aspects de notre passé doivent être enseignés à tous les
élèves, dans tous les établissements" (F. Hollande).



Allocution du Président de la République

Monsieur le Président du Conseil régional,

Monsieur le Président du Conseil départemental,

Mesdames, messieurs les parlementaires, les élus,

Madame la Présidente, chère Hélène WAYSBORD,

Mesdames, messieurs,

Venir, ici, à Izieu, c'est toujours être saisi par l'émotion, être étreint par le drame qui s'est joué dans ce lieu même. C'est être aussi porté au niveau de la responsabilité qu'exige le souvenir, mais qu'exige aussi la lutte de toujours contre ce qui peut provoquer la cause d'une telle barbarie.

Aujourd'hui, c'est le 71^{ème} anniversaire de la rafle des enfants d'Izieu. Il coïncide avec l'extension du mémorial. Nous sommes, une fois encore, réunis dans un lieu de drame, cette Maison qui fut le théâtre d'un crime abominable et qui est aujourd'hui le symbole de la mémoire et de la fraternité, donc de l'espérance, pour transformer un lieu de douleur en un lieu d'espoir.

Le crime contre l'humanité s'est produit, ici, dans ce cadre admirable et paisible, sur ce terre-plein où je me situe et qui domine la vallée du Rhône, au milieu des montagnes du Bugey et du Dauphiné. Il était 8h30, le 6 avril 1944. C'était le début des vacances de Pâques. L'innocence avait trouvé refuge dans cette Maison. Des enfants avaient confiance dans la vie, ils pensaient être, ici, à l'abri. Ils ignoraient qu'ils étaient une proie.

Ordre avait été donné par Klaus BARBIE aux soldats SS et à la Gestapo de ratisser la région et de rechercher tous les juifs qui pouvaient s'y cacher, et notamment les enfants, pour les déporter et les conduire au supplice. Une voiture, deux camions se sont donc arrêtés devant la Maison et ont emmené vers la mort les 44 enfants et les 7 adultes qui étaient avec eux. Ces enfants – dont certains n'avaient pas 4 ans – ont d'abord été conduits dans la prison de Montluc à Lyon, puis transférés à Drancy, inscrits sous les numéros 19185 à 19235 ; et quelques jours après, ce fut le départ pour un voyage dont la seule survivante fut Léa FELDBLUM. Les plus jeunes ont péri dans la chambre à gaz d'Auschwitz, tandis que les plus âgés, c'est-à-dire les adolescents et les éducateurs ont été fusillés à Reval en Estonie.

Nous venons d'entendre leurs mots, leurs noms, parfois même nous avons pu regarder leurs lettres. Les mots ont été lus par les élèves du collège Aimé CESAIRE de Vaulx-en-Velin. Je veux ici les saluer, leur dire quelle fut notre fierté à les entendre prononcer ces phrases avec respect, avec souvenir, eux aussi avec responsabilité car, d'une certaine façon, ils sont aussi les héritiers. Ils sont conscients que c'étaient d'autres enfants qui ont été sacrifiés, mais ils ont conscience aussi qu'enfants eux-mêmes, ils ont à prendre leur part du travail de mémoire.

Sur les murs de cette Maison, nous avons vu les photographies ; elles disaient la jeunesse toujours mais aussi parfois la joie, quand ces enfants avaient été photographiés ici. Ils étaient tous séparés de leur famille, certains même ignoraient où pouvaient être leurs parents. Mais ils avaient confiance, confiance exagérée dans ce qui pouvait, hélas, les concerner. Confiance dans le pays qui les avait accueillis. Confiance, parce qu'ils n'imaginaient pas que la vie pouvait être brisée pour cette simple et seule raison qu'ils étaient juifs.

C'est pour eux que nous sommes réunis aujourd'hui et que je suis présent. Pour eux, les 51 de la rafle du 6 avril 1944 mais aussi pour les 11.500 enfants et les 64.000 adultes qui ont été déportés de France entre 1941 et 1944 parce qu'ils étaient juifs. Pour eux, et pour tous les enfants martyrisés encore aujourd'hui, victimes du fanatisme.

L'ambassadeur du Rwanda en France est présent. Il est invité chaque année à la commémoration du 6 avril à Izieu, parce que c'est en avril 1994 qu'a débuté le génocide des Tutsis, au moment-même où les portes du mémorial s'ouvraient. Là aussi, tragique coïncidence qui nous rappelle que le mal ne s'est pas arrêté aux portes de cette Maison, qu'il renaît chaque fois que des idéologies totalitaires ou des fondamentalismes religieux s'emparent des passions et des peurs.

Au Kenya, il y a quelques jours, 150 étudiants – chrétiens pour la plupart – ont été massacrés par des fanatiques. En Syrie, en Irak, au moment où je m'exprime, sont pourchassés pour leur religion, leurs origines, leurs traditions, des hommes, des femmes, des enfants. Au Nigeria, des jeunes filles ont été enlevées, violées, exécutées par une secte qui tue des musulmans au prétexte de l'islam. Ce sont toujours les mêmes victimes, des enfants, des êtres sans défense, des innocents. A chaque fois, ce sont des juifs qui sont tués parce qu'ils sont juifs, des chrétiens parce qu'ils sont chrétiens et des musulmans parce qu'ils sont musulmans. La barbarie n'a pas d'âge, n'a pas de couleur, n'a pas de limite et plus que jamais, l'histoire nous livre ses leçons pour le présent. Elle nous rappelle qu'il y a besoin de combattants pour prévenir et pour vaincre le fanatisme.

Je pense donc d'abord à ceux qui ont accompagné, secouru, protégé les enfants d'Izieu et qui en sont morts. Je pense aux survivants qui sont ici présents, qui ont raconté ce que fut cette Maison, qui étaient ces enfants et ceux qui les aimaient, les animaient, leur redonnaient l'espérance dans la vie.

Je pense à Sabine et Miron ZLATIN qui sont l'âme de ce lieu. Le nouveau bâtiment qui vient d'être inauguré porte désormais leur nom.

Sabine ZLATIN avait choisi la France – on peut retrouver son parcours dans les documents qui ont été numérisés ici. Elle venait de Pologne, elle avait traversé toute l'Europe pour fuir l'antisémitisme et s'établir dans notre pays. Elle pensait que notre pays ne pouvait pas être touché par ce mal de l'antisémitisme et du racisme. Là, elle avait rencontré Miron ZLATIN, un étudiant en agronomie qui venait de Russie et qui s'était réfugié ici, comme elle. En juillet 1939, ils sont devenus français. Après juin 40, Sabine s'est occupée des enfants juifs enfermés dans les camps d'internement de l'Etat français, oui, parce que c'était l'Etat Français qui enfermait les enfants. C'est pour les protéger des nazis qu'elle avait trouvé cette Maison, avec l'aide d'un sous-préfet courageux, Pierre-Marcel WILTZER.



Lorsque les menaces se sont précisées, elle décida de disperser la colonie, mais c'était trop tard. Le 6 avril 1944, elle était absente. Elle cherchait un nouveau refuge pour les enfants, les enfants avaient été raflés. La haine avait fait sa besogne. BARBIE avait enlevé – parmi toutes les victimes – son mari Miron. Elle l'attendra en vain à l'hôtel Lutetia, là où se retrouvaient les déportés de retour de l'enfer. Il ne revint jamais.

Elle a ensuite consacré sa vie à Izieu. Elle a imaginé ce mémorial et dès 1946, elle a organisé la première commémoration. Puis ce fut le combat pour que la justice passe ; elle l'a mené avec Serge et Beate KLARFELD, dont je salue la présence. Sans eux, jamais BARBIE n'aurait pu être arrêté, jugé, ni condamné. Grâce à eux, la mémoire des enfants d'Izieu et de tous les enfants juifs déportés de France a pu être partagée. Je vous exprime une nouvelle fois toute notre gratitude.

Sabine ZLATIN a témoigné à la barre de la Cour d'assises de Lyon, aux côtés de deux mères courage, mesdames BENGUIGUI et HALAUNBRENNER, dont les noms ont été cités par les collégiens. C'est pour lutter contre l'oubli que Sabine a voulu créer ce lieu, qui fut progressivement construit ou reconstruit puis ouvert au monde pour en faire un lieu de mémoire, inauguré par François MITTERRAND en 1994.

Dès la première année de fonctionnement en 1995, la Maison accueille plus de 7.500 élèves, mais les doutes se sont emparés : l'émotion d'une inauguration, l'ouverture d'un mémorial allaient-elles suffire pour permettre la fréquentation du lieu ? Aujourd'hui, ils sont deux fois plus qu'en 1995 à le fréquenter. 300 ateliers se tiennent chaque année ; ils abordent les thèmes les plus en prise de l'actualité et ils sont adaptés à l'âge des élèves et à leur maturité. Je veux là encore souligner le travail remarquable fait par les enseignants, enseignants mis à disposition par le ministère de l'Education nationale, enseignants des collèges, enseignants des lycées, enseignants de toutes les classes qui viennent ici pour comprendre, pour également essayer de savoir si le mal peut de nouveau se reproduire.

Aujourd'hui, 21 ans après, la Maison s'agrandit avec de nouvelles salles pédagogiques pour accueillir davantage d'élèves et d'enseignants. Grâce à des équipements connectés, la Maison pourra rayonner bien au-delà d'Izieu. Et grâce à des nouveaux espaces muséographiques, elle pourra disposer de toute la place nécessaire pour évoquer le drame et pour essayer de faire comprendre aux élèves ce qui s'y est produit.

Je veux remercier les collectivités qui, aux côtés de l'Etat et de l'Association de la Maison d'Izieu, ont permis cette extension : la région Rhône-Alpes qui en a financé la moitié, ce qui est considérable, c'est-à-dire plus de 2 millions d'euros, et l'ensemble des collectivités publiques, le Conseil départemental et d'autres, qui se sont également mobilisés.

La force de ce mémorial, c'est de rappeler que cette Maison fut aussi une école. On y a d'ailleurs reconstitué une salle de classe pour bien comprendre que c'était un lieu de savoir. C'est d'abord la transmission de l'Histoire qui doit, ici, être à chaque fois rappelée. Tous les aspects de notre passé doivent être enseignés, à tous les élèves, dans tous les établissements ; tous doivent être des lieux d'explication, où nous puissions revenir sur les pages lumineuses, les figures rayonnantes mais aussi sur les moments les plus sombres de notre Histoire : l'esclavage, la colonisation, la Shoah.

Ce sera l'une des finalités premières de ce qu'on appelle le « parcours citoyen », dont bénéficieront dès l'année prochaine tous les élèves, de l'école élémentaire jusqu'à la terminale. Tous les élèves de France pourront avoir ce parcours citoyen. Nous voulons aussi que ce parcours s'appuie sur un enseignement moral et civique, sur l'éducation aux médias et à l'information, et qu'ensuite ceux qui le voudront puissent aller jusqu'au service civique ou au bénévolat.

L'école, vous l'avez dit, Madame la Présidente, transmet des connaissances, un savoir, mais elle fait plus que cela, l'école de la République, elle transmet des valeurs, des valeurs qui nous appartiennent tous, des valeurs qui fondent notre vie commune et le rayonnement de la France, des valeurs que nous devons partager, transmettre. Pour y parvenir l'école doit s'ouvrir et la Maison d'Izieu nous montre comment, c'est-à-dire que la mission éducative doit être centrale.

Je veux que chaque élève puisse rentrer en contact à un moment de son parcours citoyen avec un lieu de culture, d'histoire, de mémoire à chaque temps de la scolarité, primaire, collège, et lycée. Les élèves pourront s'appuyer sur le réseau des « référents mémoire et citoyenneté » dans les académies et un nouveau portail créé par le ministère de l'Education nationale, le ministère de la Culture, le secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants, permettra justement de leur donner toutes les informations et de les mettre en ligne.



Je veux saluer, ici, la politique de l'Institut national de l'audiovisuel qui ouvre largement ses collections et, ici, à Izieu, la Maison pourra s'enrichir d'une exposition permanente avec de nombreuses archives, des archives de la guerre, les archives du procès BARBIE et de l'histoire de la Maison.

Je sais ce qu'est la tâche des enseignants et notamment dans le monde d'aujourd'hui. Nous devons donc les former, les accompagner et faire en sorte qu'ils puissent être des éducateurs qui permettent de distinguer le faux du vrai, la réalité, la fabrication de rumeurs, faire la distinction entre l'information, celle qui repose sur des faits scientifiques établis, et ce qui est de l'ordre du fantasme, du complot, c'est-à-dire de ce qui à un moment met en doute l'histoire, met en doute la réalité des faits, met en doute ce que nous portons ensemble comme citoyens. Dans notre civilisation de l'image et de l'information, tout doit être fait pour que la mémoire trouve sa place et pour que nous puissions disposer les uns les autres des outils indispensables de discernement et de compréhension de ce qu'est l'histoire mais de ce qui peut être aussi sa falsification.

D'ici la fin de l'année, 300.000 enseignants auront reçu une formation qui les aidera à aborder, avec les élèves, les questions relatives à la citoyenneté. La formation des enseignants fera également une place prioritaire à l'enseignement laïc du fait religieux et à la lutte contre les préjugés racistes et antisémites.

L'école doit également s'ouvrir à ces milliers de personnes qui peuvent transmettre leur expérience, leurs connaissances, je pense à tous ces adultes qui ont vécu des événements dramatiques comme ceux que nous avons évoqués. Je pense aussi à des artistes, à des scientifiques qui doivent pouvoir aussi trouver dans l'école l'occasion de témoigner, de faire comprendre et d'illustrer par leur talent ce que les élèves peuvent ressentir. C'est pourquoi il y aura cette réserve citoyenne qui sera créée pour que tous les Français qui le voudront, qui ont justement cette expérience, puissent venir dans l'école, offrir ce que la vie leur a donné pour la transmettre aux générations futures.

Nous avons besoin de cette mobilisation. Nous avons vécu des épreuves terribles au début du mois de janvier. Le terrorisme ne visait pas simplement un journal, un magasin juif. Le terrorisme visait à diviser le pays, à le séparer de lui-même, à nous opposer, à créer une forme de suspicion. Alors nous devons face à ces épreuves, plus que jamais nous réunir et nous rassembler, mais pas simplement parce que nous aurions peur – nous n'avons pas peur –, mais parce que nous devons lutter. Lutter, toujours, contre ce qui a pu créer, ici, cette tragédie qui en crée aussi d'autres ailleurs et qui peuvent, ces tragédies, nous toucher ici-même.

Nous sommes conscients aussi qu'il y a beaucoup de Français qui doutent, qui doutent de la République qui ne les défendrait pas assez, qui doutent de l'Europe qui ne les protégerait pas assez, qui doutent du progrès qui ne les concernerait plus, mais jamais nous ne laisserons un de nos concitoyens douter de la France et douter de la République ; là est notre responsabilité.

Personne ne peut imaginer que la République serait à ce point fragile que la France devrait se barricader, s'enfermer à double tour, fuir les échanges, plutôt que de se rendre compte avec fierté de nos talents, de notre culture, de notre capacité industrielle mais aussi de la richesse de notre diversité. Le repli et l'isolement sont toujours des poisons mortels pour une nation. La France succomberait si elle y succombait. Face à la haine, rien n'est pire que l'indifférence. C'est le rôle de cette Maison, de lutter contre l'indifférence, contre le silence et l'oubli.

C'est Albert EINSTEIN qui nous avertissait, il y a déjà longtemps, en disant que le monde ne sera pas détruit par ceux qui font le mal mais par ceux qui les regardent sans rien faire. Voilà notre mission : prévenir le mal, lutter contre le mal, avertir de l'existence du mal et agir. C'est le rôle des lieux de mémoire qui servent à rappeler les événements du passé et à mettre les consciences en éveil.

Le message d'Izieu, c'est celui de l'engagement, l'engagement qui fut celui des hommes et des femmes qui ont accueilli ces enfants et qui nous adressent finalement une terrible leçon : ne jamais laisser personne de côté, accueillir celles et ceux qui sont les plus fragiles, les éduquer, les former, les accompagner, les élever.

Le message d'Izieu, c'est aussi celui de la République. C'est pour elle que Sabine et Miron ZLATIN ont voulu devenir français en 1939, non pas pour se protéger par la nationalité française, hélas tel n'a pas été le cas, mais pour être pleinement français, c'est-à-dire que pour eux, la France, c'étaient les droits, c'était la liberté, c'étaient des valeurs et ils étaient fiers d'être partie prenante de cette communauté nationale. C'est pourquoi la République française rejettera toujours le racisme, l'antisémitisme et tout ce qui divise l'humanité en races, en clans, en factions.



Le dernier message d'Izieu, c'est celui de la fraternité. Longtemps, quand j'étais enfant, je me demandais pourquoi à côté de la liberté que je comprenais, de l'égalité que je revendiquais, figurait la fraternité. Que signifiait ce mot ? La liberté nous permettait de faire des choix ; l'égalité de revendiquer une position mais pourquoi avoir besoin de fraternité ? Que signifiait ce mot ? Était-ce de la solidarité ? Il y a des institutions pour la solidarité ! La fraternité exige davantage. La fraternité, c'est d'être capable de donner le meilleur de soi-même pour son pays, de trouver une cause juste et de donner tous les moyens pour parvenir à la porter.

Il y a des femmes et des hommes, ici, qui ne pensaient jamais pouvoir avoir un destin et qui l'ont cherché, ce destin, non pas pour eux-mêmes, non pas pour je ne sais quelle satisfaction matérielle, qui ont voulu accomplir un destin au service de l'humanité, au service de leur pays, au service simplement de leurs proches. C'est ainsi qu'ils ont compris le mot de « fraternité ».

Être fraternel, c'est avoir confiance dans l'autre et dans la nation toute entière, c'est de penser qu'il n'y aura de réussite qu'ensemble et qu'en étant meilleur pour soi-même, on est meilleur pour les autres. La République est fraternelle ou elle n'est pas. La République, ce ne sont pas simplement des prestations, des droits, des redistributions – elles sont nécessaires – ; la République, c'est d'être capable de vivre ensemble, et où que l'on habite, quelle que soit sa couleur de peau, son origine, sa tradition, sa religion, être ensemble comme des frères et des sœurs.

La fraternité ne se limite pas simplement aux frontières, même s'il y a une fraternité républicaine. La fraternité, c'est de penser qu'un malheur – même loin – peut nous toucher. C'est pourquoi, nous devons aussi avoir les yeux grand ouverts par rapport à ce qui se passe apparemment loin, mais en fait tout près. Quand un enfant est assassiné, quand une femme est violée, quand un homme est enfermé, tué, massacré parce qu'il est d'une religion, parce qu'il est d'une région, parce qu'il est d'une condition, nous sommes tous concernés, la France plus que les autres.

Les Français sont membres d'une nation qui n'est pas qu'une nation pour elle-même. Ils sont nés ou ils sont devenus français et ils sont devenus héritiers d'un combat, d'une démarche, d'une volonté. Ils auraient pu naître ailleurs, mais ils sont nés français, ils sont devenus français et ainsi ils sont porteurs d'une espérance.

Sabine et Miron ZLATIN ne voulaient pas simplement protéger des enfants poursuivis par la haine et l'horreur, ils voulaient que ces enfants-là, ceux d'Izieu, soient des citoyens, soient des enfants de la République. Ils pouvaient être étrangers, ils ne pouvaient pas être étrangers à la République.

Lorsque bien des années plus tard, Sabine ZLATIN est revenue dans cette Maison, elle a voulu qu'elle soit une école de vie. Aujourd'hui, c'est une école de mémoire, une école de transmission, une école où brille une flamme, une flamme qui est celle de la fraternité, une flamme, celle de la France, une flamme que la France porte partout dans le monde en souvenir des enfants d'Izieu.



François Hollande
Président de la République

Lyon, mardi 7 avril 2015



Mardi 7 avril notre délégué régional à Lyon Jean Levy, a conduit avec la maire du 7^{ème} arrondissement, Myriam Picot, une cérémonie au Jardin des 44 enfants d'Izieu. Cette cérémonie commémorant le 71^{ème} anniversaire de la rafle d'Izieu a été suivie par de nombreux élèves des écoles, collèges et lycées. Alex Halaunbrenner, notre porte-drapeau, participait à la cérémonie comme à celle de la veille à Izieu.



Jean Levy au micro
à Lyon, le 7 avril

Le mardi 11 avril 2015 à Buchenwald

Le 11 avril à Buchenwald, jour de la Libération du camp, Beate et Serge ont accompagné Laurent Dassault, son épouse et son fils qui avaient décidé de planter un arbre à la mémoire du grand-père de Laurent, Marcel Dassault, déporté de Drancy le 18 août 1944.



*Les derniers survivants politiques
du camp de Buchenwald*



Les FFDJF remercient chaleureusement nos photographes Marylou et Charles Tremil, Valérie Perthuis-Portheret, ainsi que Sarah et Georges Wojakowski.

De Strasbourg à Périgueux, 1939-1944



Cérémonie de Yom Ha Shoa au Mémorial FFDJF à Roglitz

Avec la participation d'une nombreuse assistance, de M. l'Ambassadeur de France, Patrick Maisonnave, des consuls de France à Jérusalem, Tel-Aviv et Haïfa, d'Arno Klarsfeld, qui a accueilli les participants à la cérémonie au nom des FFDJF, de Robert et Valérie Spira, nos représentants en Israël, qui ont également pris la parole.



Un Yom Hashoah 2015 marqué par une intense mobilisation

Du mercredi 15 avril au jeudi 16 avril, s'est tenue avec l'appui de la FMS, au Mémorial de la rue Geoffroy-l'Asnier, la Cérémonie du Yom Hashoah, organisée par le MJLF, les FFDJF, le Mémorial de la Shoah, et le Consistoire de Paris, marquée cette année par la Lecture des Noms des Déportés Juifs de France du convoi 44 au convoi 84, Lecture initiée depuis 1990 par le Rabbin Daniel Farhi, et le MJLF, en association avec Serge Klarsfeld et les FFDJF, à partir du « Mémorial des Déportés Juifs de France », publié en 1978.

COMMÉMORATIONS

Le mercredi 16 avril à 14 heures 30, au Square des Martyrs Juifs du Vel d'Hiv, au pied du monument créé par Walter Spitzer, à l'appel du Rabbin Daniel Farhi, s'est déroulée une cérémonie avec prise de parole de Régine Lippe des FFDJF, et de Mr Alain Pierret, ancien Ambassadeur de France en Israël, fils de Henri Pierret, capitaine des sapeurs-pompiers du 15ème arrondissement, qui « enfreignant les ordres, ouvrit les vannes d'incendie du Vel d'Hiv pour apporter de l'eau aux victimes raflées les 16 et 17 juillet 1942 ». A sa suite, des chants furent interprétés par la chorale de Jacinta, et le Rabbin Daniel Farhi effectua les prières du « El Male Hahamim » et du « Kaddish ». A 15 heures au MJLF s'est déroulée la Lecture du Sefer Hashoah, initiée par Pierre Haiat en 2005, et à 16 heures 30, s'est tenu un office conduit par les Rabbins Delphine Horvilleur et Yann Boissière, avec allumage par d'anciens déportés accompagnés d'enfants. Le même jour au square Edouard Vaillant dans le 20ème, une lecture des noms des enfants déportés était organisée devant leur plaque commémorative sous l'égide de la Maire de l'arrondissement.

A 19 heures, au Mémorial, après l'accueil de Franck Stepper du MJLF, le Yom Hashoah a été auguré par l'allumage des 6 bougies par des survivants accompagnés d'enfants, et Claude Bloch déporté à l'âge de 15 ans avec sa



Julia Wallach, survivante d'Auschwitz, lors de l'allumage au Mémorial accompagnée d'une enfant.

mère le 31 juillet 1944 par le convoi 77, en même temps que les enfants raflés par Barbie, témoigna de son parcours poignant de déporté à Birkenau, et au Struthoff, d'où il fut libéré le 10 mai 1944. Puis, des jeunes débutèrent la Lecture des Noms des déportés du convoi 44, prolongés par plus de 100 personnalités de tous horizons, parmi lesquelles Bernard Cazeneuve Ministre de l'intérieur, Anne Hidalgo Maire de Paris, Yossi Gal ambassadeur d'Israël, Catherine Vieu-Charrier adjointe au Maire de Paris, Jean Paul Huchon Président du CGIF, Bernard Boucault Préfet de Police, Joël Mergui, président des Consistoires, Roger Cukierman du Crif, Robert Badinter, David de Rothschild, Serge et Beate Klarsfeld, les Grands Rabbins de France et de Paris Mrs Haim Korsia, et Michel Gugenheim, Alain Goldmann, Olivier Kaufmann, ainsi que des Rabbins Consistoriaux et Libéraux, et les imams El Karaoui et Drouiche. Le même soir à 20 heures une cérémonie s'est déroulée en la synagogue Ohel Avraham, sous l'égide du Rabbin Jacky Milewski.

Le 16 avril à 8 heures 45,

à l'appel de l'ACIP, à l'heure de la sirène en Israël, une cérémonie sous l'égide du Consistoire s'est tenue dans la Crypte, où pour la première fois, en ces lieux, une délégation d'élèves rabbins conduite par le Grand Rabbin Olivier Kaufmann, directeur de l'Ecole Rabbinique de France ont participé à la Lecture des Noms, et à l'office de Chaharit avec porter de la Torah par Milo Adonèr, lecture, et Kaddish, en présence de Joël Mergui, des Rabbins Mevorah Zerbib, et Daniel Farhi, du Mouvement Libéral, Jacques Fredj, et Philippe Allouche de la FMS. A 16 heures, la lecture du Sefer Hatorah, était organisée au Mémorial, et après 24 heures de lecture ininterrompue par quelque 300 proches et parents des victimes, se fit entendre vers 19 heures 30 le « Kaddish » conduit par les rabbins du MJLF. A 20 heures le Yom Hashoah s'est terminé par l'office effectué en la Synagogue des Tournelles sous l'égide des Consistoires. (Voir article dans l'actualité communautaire). ●

Du 15 au 16 avril le Yom Hashoah a donné lieu à de très nombreuses manifestations du Souvenir suivies avec une infinie ferveur par un public extrêmement dense, notamment de jeunes.

PAR CLAUDE BOCHURBERG

Les temps forts de la Journée Nationale de la Déportation 2015

Le dimanche 26 avril, la Journée Nationale du Souvenir des Victimes et des Héros de la Déportation, a été célébrée au camp du Struthof par le Président de la République, Mr François Hollande, ainsi que dans tout l'Hexagone, avec le concours des Associations de déportés, des combattants, des élus, des survivants des camps nazis, et des familles des victimes et leurs descendants.

Titre de la page suivante →

COMMÉMORATION

En ce 70ème anniversaire de la Libération des camps nazis, un public nombreux a participé aux manifestations du Souvenir, et pour la première fois dans l'histoire élyséenne, le Président de la République Mr François Hollande s'est rendu au camp du Struthof en Alsace, où sur place il a dénoncé « un crime atroce », ainsi que le fléau du racisme et de l'antisémitisme, puis appelé à « ne rien oublier » avant de se recueillir face à la chambre à gaz du camp, où périrent 86 Juifs afin de servir de cobayes à dissection pour les médecins SS. On estime que sur les 55000 hommes qui furent déportés en ce lieu, il y eut 22000 victimes.



A Paris, les cérémonies débutèrent à 9 heures 30 au Mémorial des Martyrs de la Déportation de l'Isle de la Cité, en présence de la Maire de Paris, Anne Hidalgo, Joël Mergui, président des Consistoires, Jacky Fredj du Mémorial, avec lecture d'un message de Marie-Claude Chambart de Lauwe, au nom des déportés, et allocation du Premier Ministre Mr Manuel Valls, exhortant chacun à cultiver le souvenir, et à résister à la barbarie. Puis, dans le 4ème rue des Hospitalières-Saint-Gervais, devant la plaque de l'Ecole, portant le nom de son directeur Joseph Migneret, « Juste parmi les Nations » Milo Adoner, vice-président de l'UDA, rappela un à un les noms des ses 260 élèves juifs de moins de 17 ans, qui furent déportés et assassinés à Auschwitz. Après les dépôts de gerbes, les prières du « El male Hahamim », et du « Kaddish » par le Grand Rabbin Olivier Kaufmann, et les rescapés Milo Adoner et

David Potachnikof, en présence de Christophe Girard Maire du 4ème, Evelyne Zarka, adjointe au Maire en charge de la Mémoire, Jacky Fredj directeur du Mémorial, le Rabbin Delphine Horvileur du MJLF, des conseillers Karen Taieb, Vincent Roger, Martine Weill-Raynal, des responsables associatifs de l'AFMA, de la MJP, du « comité Joseph Migneret » et des porte-drapeaux Alex Halaunbrenner, des FFDJF, et Alain Fraïtag pour les AC du 4ème, les participants se sont rendus au 10-12 de la rue des Deux-Ponts, dans lequel 112 habitants, dont 40 enfants furent raflés, en septembre 1942 avant d'être déportés à Auschwitz. Dans la cour où figure la plaque portant le nom des habitants, Milo Adoner, l'un des rares rescapés de cette rafle témoigna de cette tragédie, puis énuméra le nom de chaque victime avant les dépôts de gerbes et les prières du « El male Hahamim » conduites par le Grand Rabbin Olivier Kaufmann, accompagné de Milo Adoner pour le « Kaddish. » Comme chaque année, des gerbes furent ensuite déposées en mémoire des enfants juifs au pied des plaques apposées sur les murs de l'école élémentaire de Saint-Louis-en-l'Ile, de l'école maternelle rue Poulletier ; et du lycée Sophie Germain, avant de gagner la Mairie du 4ème où s'est déroulée une cérémonie avec lecture du message des déportés par Milo Adoner, allocation du Maire Christophe Girard, et participation de la chorale des élèves du collège Sophie Germain. Le même jour dans le 3ème s'est tenue une cérémonie devant la plaque des enfants déportés apposée au Square du Temple avec la participation du

Maire Pierre Aidenbaum et Charles Tremil au nom de « Mémoire et Histoire. » Dans le 11ème, sous l'égide du Maire François Vauglin, de Roger Fichtenberg pour l'UAACVG, s'est déroulée une cérémonie devant le Gymnase Japy, (où plus de 3700 Juifs furent rassemblés avant d'être déportés), et à Drancy s'est tenue la cérémonie traditionnelle avec la participation du maire adjoint Antony Mangin, de Raphaël Chemouni président du CHCD, et du Rabbin Haim Amar. A Choisy-le-Roi et à Alforville, aux mêmes heures, des cérémonies ont eu lieu en mémoire de la petite Lisa Rabinowiz 11 ans, et de 15 enfants juifs déportés à Auschwitz.

A 15 heures, au Mémorial de la Shoah, la Cérémonie Nationale s'est tenue en présence de Serge Barcellini, représentant Mr Jean-Marc Todeschini secrétaire d'Etat aux AC et à la Mémoire, Anne Hidalgo Maire de Paris, Catherine Vieu-Charrier chargée de la Mémoire, Serge Klarsfeld, Jacky Fredj du Mémorial, Claude Hampel du Crif, et des survivants des camps nazis, dont Milo Adoner vice-président, de l'UDA, Addy Fuchs, Ginette Kollinka, Léa Rohatyn et des responsables des Associations de la Déportation, du Monde Combattant et des Fils et Filles de Déportés. Dépôts de gerbes, prières conduites par le Rabbin Mévorah Zerbib, recueillement dans la Crypte, et Sonnerie « aux Morts », marquèrent ce rendez-vous mémoriel national qui s'est achevée à 18 heures par le Ravivage traditionnel de la Flamme sous l'Arc de Triomphe. ●



Evelyne Zarka, en charge de la Mémoire du IVe, le Grand Rabbin Olivier Kaufmann et Milo Adoner, rue des Deux Ponts.

CLAUDE BOCHURBERG



Cérémonie en hommage aux insurgés du Ghetto de Varsovie

C'est notre chère amie, Larissa Cain, survivante du Ghetto où elle a perdu ses parents et militante de la première heure des Fils et Filles, qui était le Témoin appelé à s'exprimer au cours de cette cérémonie. Elle l'a fait avec l'émotion de celle qui a vécu, toute jeune, ces terribles événements et avec la compétence de l'historienne des ghettos qu'elle a décidé de devenir et qu'elle est devenue en publiant plusieurs ouvrages de référence. L'ambassadeur de Pologne a prononcé un discours d'une haute élévation tendant à rapprocher des Juifs l'ensemble des Polonais d'aujourd'hui. Claude Hampel avait parfaitement organisé la cérémonie à laquelle assistaient l'ambassadeur d'Israël et la Maire de Paris ainsi que de nombreuses personnalités. Les FFDJF participaient nombreux à cette cérémonie comme ils le font à toutes les cérémonies du souvenir. Merci à vous tous car, en ces dernières semaines, ce fut un marathon de cérémonies et de rencontres.



Dimanche 19 avril 2015



« Militer et Témoigner », la Chronique des Fils et Filles de 2010 à 2015 vient de paraître. Cet album de 424 pages a le même grand format que le premier volume de la Chronique (1979-2004) et que le second « Les témoins et le Témoin » et la Chronique (2004-2010).

Il nous a toujours paru nécessaire de fixer ce qu'a été, année après année, l'activité de notre association afin que nul ne l'oublie quand il s'agit de retracer l'histoire de la construction de la mémoire de la Shoah.

C'est ainsi que se bâtit une œuvre qui exprime l'engagement militant et la créativité d'un groupe de femmes et d'hommes qui se sont donnés pour but, tant qu'ils vivraient, de lutter contre l'oubli et pour le respect de leur dignité.

Malgré l'âge avancé de notre génération nous sommes encore une association vivante, comme l'établit « Militer et Témoigner » qui n'est pas seulement un album de famille pour les Fils et Filles mais le porteur de notre message pour l'avenir.

Vous pouvez vous procurer l'ouvrage au prix de 30 euros (franco de port) au 32 rue la Boétie 75008 Paris (chèque à l'ordre des FFDJF).

Israël doit reconnaître le génocide arménien

Pour ne pas indisposer la Turquie, l'Etat hébreu se refuse à qualifier de génocide les massacres dont ont été victimes les Arméniens de l'Empire ottoman. Sa politique doit changer

PAR SERGE ET ARNO KLARSFELD

Il est temps pour les autorités les plus représentatives d'Israël, son président, le chef de son gouvernement, la Knesset, de reconnaître le génocide dont ont été victimes les Arméniens de l'Empire ottoman.

Dans moins de vingt-cinq ans, ce sera au tour du centenaire du génocide des juifs d'être célébré dans le monde entier, et – nous l'espérons – y compris dans le monde musulman. Comment cultiver cette espérance d'unanimité si l'Etat des juifs se refuse encore à cette reconnaissance formelle pour ne pas indisposer son puissant voisin turc ?

Le génocide arménien a été reconnu par de nombreux pays, et le président de la République, François Hollande, s'est engagé à ce qu'une loi sanctionne la négation du génocide arménien

comme la loi Gayssot sanctionne depuis un quart de siècle la négation du génocide juif.

En un temps où les massacres des chrétiens d'Orient se multiplient, la voix du pape s'est fait entendre pour le déplorer et pour, enfin, proclamer que les Arméniens ont été victimes d'un génocide.

SUIVRE L'EXEMPLE ALLEMAND

Ce n'est pas pour condamner la Turquie moderne, pas plus qu'à Nuremberg on a voulu condamner l'Allemagne qui naîtrait des ruines du III^e Reich. D'ailleurs, l'Allemagne fédérale dès sa naissance, la République démocratique allemande peu avant sa chute et l'Allemagne enfin réunifiée ont reconnu le génocide commis par l'Allemagne hitlérienne et, en assumant les conséquences sur tous les plans, ont libéré le peuple allemand d'une partie de son fardeau moral.

Le Monde

DIMANCHE 19 - LUNDI 20 AVRIL 2015

Les dirigeants de la Turquie doivent suivre cet exemple. Tant qu'ils nieront la vérité historique, tant qu'ils essaieront d'échapper à leurs responsabilités et qu'ils continueront à prétendre que les Arméniens les ont trahis pendant la première guerre mondiale et qu'eux ont seulement riposté, ils seront tenus à l'écart par la communauté internationale, et en priorité par l'Union européenne. Tant qu'Israël ne reconnaîtra pas le génocide arménien, la Turquie se refusera à le faire.

L'Etat juif sait que les nazis ont pu se risquer à commettre au XX^e siècle un second génocide parce que les auteurs du premier n'avaient pas été punis. Aucun argument ne peut s'opposer valablement à la reconnaissance que nous demandons à Israël en ces jours ou nous commémorons Yom HaShoah (la Journée du souvenir de l'Holocauste en Israël). ■



Serge Klarsfeld préside
Fils et filles des déportés juifs de France

Arno Klarsfeld est l'ancien
avocat des Fils et filles
des déportés juifs de France

L'additif n° 11 au « Mémorial des Enfants juifs déportés de France » vient d'être publié. Vous pouvez vous le procurer au prix de 20 Euros. Il présente 245 nouveaux visages d'enfants. Avant la fin de l'année nous pourrons publier un second grand volume consacré aux photos des enfants trouvés depuis 1995 et faisant suite, vingt ans plus tard, aux grandes éditions d'octobre 1994 et d'avril 1995. Ce second volume réunira tous les additifs du n° 2 au n° 11 avec les légendes en français et en anglais et il comptera environ 2 000 pages.



ANDRÉ SZTAJNER

HOMMAGE

Ce nourrisson sur les genoux de sa mère, que l'on voit sur cette photo extraite du « *Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France* » de Serge Klarsfeld, s'appelait André Sztajner, et était né le 3 mars 1942 à Reims. Sa sœur Arlette était née également à Reims le 6 décembre 1939. Tous deux furent arrêtés avec leur mère, internés au camp de Mérignac, puis furent transférés à Drancy le 21 septembre 1942. Deux jours plus tard la mère et ses deux enfants étaient déportés à Auschwitz le 23 septembre 1942, par le convoi 36, où ils furent directement conduits à la chambre à gaz. C.B.



SOLANGE PICK

HOMMAGE

Cette ravissante petite fille, que l'on voit sur cette photo, extraite du « *Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France* » de Serge Klarsfeld, s'appelait Solange Pick, et était née le 10 mars 1938 à Paris 12^{ème}. Elle habitait avec ses parents au 245 rue des Pyrénées dans le 20^{ème} arrondissement. Arrêtée avec sa mère, en tentant de franchir la ligne de démarcation, Solange fut expédiée avec elle au camp de Pithiviers, où on les sépara cruellement. La mère fut déportée de Pithiviers à Auschwitz le 27 juillet 1942, par le convoi 11. Solange l'a suivie depuis Drancy, par le convoi 24, le 26 août 1942, en même temps que 404 enfants.



SUZANNE HERBSZTEIN

HOMMAGE

Cette ravissante petite fille, que l'on voit sur cette photo, extraite du « *Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France* » de Serge Klarsfeld, s'appelait Suzanne Herbsztein, et était née le 13 mai 1939 à Paris 10^e. Sa sœur Denise était née le 8 avril 1934. Toutes deux furent déportées à Auschwitz, le 24 août 1942, par le convoi 23. Leur mère Hana les avait précédées par le convoi 16 du 7 août 1942, parti des camps du Loiret pour Auschwitz. C.B.



HENRI SZTEJNBERG

HOMMAGE

Ce petit garçon, que l'on voit sur cette photo extraite du « *Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France* » de Serge Klarsfeld, s'appelait Henri Sztejnberg, et était né le 13 avril 1934 à Paris, où il habitait rue Charlot, dans le 3^e arrondissement. Henri a été arrêté avec sa mère, et tous deux ont été déportés le 18 septembre 1942, par le convoi 34. Quant à son petit frère Marcel, il échappa à l'arrestation, car il était hospitalisé après avoir contracté la scarlatine. C.B.

VISAGES

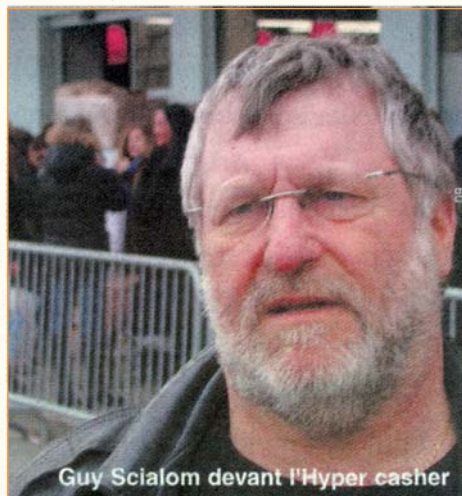
PORTRAIT

Guy Scialom a fait des survivants une priorité

Guy Scialom né en Tunisie en 1954 s'est investi sur le plan communautaire notamment auprès des survivants de la Shoah. Après avoir exercé dès 1973 le métier d'éducateur spécialisé, il s'est ensuite lancé en 2005 dans la voie médico-sociale. En 1999, on lui doit d'avoir favorisé des séjours de « répit pour les aînés atteints sur le plan santé, répit pour les aidants » auxquels ont eu recours nombre de survivants de la Shoah. Et, en 2010, il a co-fondé au sein même de DMMR, le département « Pitchipoi » : « Pour le bien vieillir des survivants de la Shoah ». En outre, il a conçu une structure dans le but de faciliter

l'accompagnement, la coordination à domicile, ou à l'hôpital des aînés.

Comme il le déclare : « Cela fait plus de 10 ans que je me trouve dans la proximité des survivants en raison de mon parcours militant en faveur du soutien à leur domicile. Face à ce que subissent les rescapés, les enfants cachés, et tous ceux qui souffrent des affres de l'Histoire, je clame haut et fort, qu'ils sont prioritaires, et qu'il faut tout mettre en œuvre pour favoriser au mieux leur vie au quotidien. Et puis quelle richesse d'échanger avec eux, de rire, de sourire, de pleurer, de leur prendre la main pour les apaiser... Une vraie transmission affective de l'un à l'autre... » ● C.B.



Guy Scialom devant l'Hyper casher

PORTRAIT

David-Olivier Kaminski ou le combat en héritage



David-Olivier Kaminski à l'Auditorium du Mémorial de la Shoah en juillet 2014.

David-Olivier Kaminski né en 1969, avocat spécialisé en droit pénal est connu pour son militantisme contre l'injustice, l'antisémitisme et le racisme. Il est le fils de l'écrivain Nicole Gdalia, et

de Bronislaw Kaminski, (Bruno Durocher), fondateur des éditions Caractères, qui nous a quitté en 1996, originaire de Cracovie, rescapé des camps nazis dont celui de Mauthausen. Auteur d'une œuvre poétique reflétant son vécu concentrationnaire, saluée par les plus grands noms de la littérature, Bruno-Durocher-Kaminski fut considéré comme le « Rimbaud polonais. » C'est en souvenir de son père que David-Olivier a créé depuis quelques années le Prix Bruno-Durocher Kaminski, fruit d'un partenariat entre le Grand Rabbin Olivier Kaufmann de la Synagogue Charles Liché et le Mémorial de la Shoah, prix récompensant chaque année les élèves du Talmud-Torah de la Synagogue, le groupe des post-Bar Mitsva, ainsi que les EI du groupe Shema

Israël, ayant mené un travail sur le thème de la Shoah. Proche du Grand Rabbin Olivier Kaufmann avec lequel il a fait ses études de droit, David-Olivier a été coopté le 18 mars dernier à l'unanimité au conseil d'Administration de la Synagogue Charles Liché, présidé par Patrick Chlewicki. David-Olivier est le père de 3 enfants. On ne compte plus ses états de service tant au sein du BBYO, dont il deviendra le président, puis au B'nai Brith et au Crif où il est aujourd'hui membre du Bureau exécutif. Par ailleurs, actif auprès de la Licra depuis 1996, il a été élu le 18 octobre 2014 à la présidence de la Fédération de Paris. Ce parcours militant, comme il le dit lui-même, est nourri du souvenir de son père dont il assume l'héritage avec fierté et gratitude. ● C.B.



Ses filles et son gendre Catherine Francblu, Carole et Daniel Macré, ses petits-fils et ses arrières petits enfants ont la grande tristesse de vous faire part du décès de Albert-Abram BOSEMBAUME, le 3 mars 2015 à l'âge de 92 ans. Il était l'un des 42 rescapés du convoi 64 de 1.000 déportés, fin 1943. Sous le matricule 167471 il a été affecté au camp d'Auschwitz III – Monowitz à l'usine de la Buna. Ses parents Dwojra et Lipa-Meyer Boksenbaum arrêtés lors de la rafle du 16-17 juillet 1942 à Paris ont été assassinés à Auschwitz-Birkenau. Il ne se plaignait jamais pour lui-même. « Avant tout je reste un fils de déportés » disait-il. Il repose au cimetière de Bagneux auprès de sa chère épouse Chaja-Sylvette née Gardyn.

Un trésor mémoriel national inestimable

Dès le printemps 1945, les rescapés ont témoigné, contrairement à ce que l'on a pu croire. C'est ce qui met en évidence la somme exceptionnelle de témoignages datant de cette époque, que l'on doit à Alexandre Doulut et Sandrine Labeau, en symbiose avec Serge Klarsfeld, qui avait déjà coédité leur premier ouvrage : « *Les 473 déportés juifs du Lot-et-Garonne. Histoires individuelles et archives.* »



1945 Les rescapés juifs d'Auschwitz témoignent

Alexandre Doulut - Serge Klarsfeld - Sandrine Labeau

LES FILS ET FILLES DES DÉPORTÉS JUIFS DE FRANCE - APRES L'OUBLI

« Voici un ouvrage impressionnant. Fruit de 10 ans de recherches dans des fonds d'archives parfois inédits, cet ouvrage unique constitue un socle originel de la connaissance d'Auschwitz en 1945, alors qu'elle était pour le moins extrêmement réduite. Comme le souligne Serge Klarsfeld : « 1945. Les rescapés juifs d'Auschwitz témoignent » représente une contribution immédiate et majeure à la connaissance du sort des déportés juifs de France ; une contribution authentique et officielle, passée au crible d'une connaissance historique « pointue » en contradiction avec la volonté des bourreaux nazis de ne voir « jamais écrite cette page de gloire. »

À u printemps 1945, au retour des déportés, il s'est trouvé des bénévoles dans des centres d'accueil de Paris, ou dans les bureaux du Ministère pour recueillir leurs témoignages à l'aide de questionnaires imprimés par le Ministère des Prisonniers, Déportés, et Réfugiés (futur Ministère des Anciens Combattants), mais également par le (SRCGE) Service de Recherche des Crimes de Guerre Ennemis. Pour le Ministère des PDR, cette collecte de témoignages avait pour objectif comme le rappelle les auteurs de « recueillir des renseignements sur des camps dont on ne savait rien jusqu'en mai 1945. Chaque jour, puis chaque semaine, une synthèse était rédigée. Les informations données par les rapatriés étaient classées en plusieurs rubriques : convois, camps, camarades décédés, crimes de guerre... Une fois les dates et la destination des convois clairement établies, les PDR s'engagèrent dans la liste des déportés et dans l'élaboration d'un fichier nominatif des déportés, grâce aux fichiers de Drancy et des camps du Loiret... Les témoignages ont été « épluchés » durant l'année 1945 et toute mention d'un quelconque camp occasionnait alors la création d'une fiche sur laquelle étaient recopiées les indications des rescapés qui étaient passés par ce camp. Ces dossiers ont été regroupés dans 8 cartons. »

C'est en 2005, que les auteurs ont ouvert le premier carton comprenant autant de pépites historiques, sous forme de témoignages rédigés en 1945

dans les semaines qui suivirent les rapatriements à partir d'avril. Le choix a été fait de présenter un seul témoignage par convoi : « de façon à rappeler brièvement la constitution et le destin du convoi et de porter l'accent sur les survivants, en établir le nombre et en donner la liste. »

Cet ouvrage fera date

Certes, tous ces témoignages ne sont pas égaux. Certains sont plus fouillés que d'autres. Mais, tous ont l'avantage de présenter un rapport frais et précis de la trajectoire des rescapés durant la Shoah, ainsi que les indications concernant les compagnons dont ils partagèrent le destin. Chaque témoignage est entouré sur le plan historique et biographique. Chaque destin est restitué de façon singulière. De même que l'ouvrage comporte une analyse documentée sur l'établissement du nombre de rescapés atteignant (provisoirement) 3359, le profil de ces rescapés, leur pourcentage par convoi et par camp, les sources ayant permis de les retrouver, ainsi qu'une étude portant sur les critères de survie, le nombre de sélectionnés à l'arrivée, les kommandos, et les métiers donnant plus de « chances » de survivre.

Cet ouvrage fera date. Il est inouï au sens propre du terme. Il s'inscrit comme un socle de Mémoire originel, avec lequel il faudra désormais compter non seulement pour que chaque cri continue de se faire entendre, mais également pour

que ces récits imprégnés de cris étouffés, en se recoupant puissent jouer un rôle objectif des plus précieux, au service de la vérité historique. Chaque témoignage, dépouillé à l'extrême sur le plan littéraire impose ses faits bruts, lourds de souffrance. Chaque témoignage, quand bien même est-il constitué de quelques notes brèves équivaut à un dossier d'accusation. Convoi après convoi, nous découvrons le témoignage de nombre d'amis déportés, tels que Ida Grinspan, (Ida Fensterzab : lettre à son institutrice Me Picard, le 3 juin 1945), ou Paul Fogel de mémoire bénie (du convoi 53 : Drancy-Sobibor, témoignage recueilli le 22 juin 1945) et d'autres, dont le récit retraçant leur descente en enfer fut on ne peut plus précoce, et à ce titre sont extrêmement utiles pour satisfaire aux critères de rigueur et de précision dévolus aux travaux des historiens.

Ce document inestimable enrichit notre mémoire nationale. Il est de plus un hommage rendu aux derniers rescapés qui prolongent la voix de leurs parents, frères et sœurs, ainsi que leurs compagnons assassinés pour le seul crime d'être. Unissant à jamais les morts et les vivants dans un même souffle de fidélité, cet ouvrage participe bel et bien d'une manifestation de la Résistance Juive à l'oubli. Selon les indications de Serge Klarsfeld, près de cents ouvrages ont été remis aux Archives Départementales, et cinquante autres aux bibliothèques à l'attention des chercheurs. ●

CLAUDE BOCHURBERG

Auschwitz, des témoignages de 1945

Voici un ouvrage qu'il faut lire impérativement. Rarement, je n'ai été à ce point impressionné par un travail historique qui, si j'ai bien compris, représente dix ans de patientes recherches, de recoupements, de vérifications afin d'approcher au plus près de la simple vérité sur ce que fut la déportation des juifs, essentiellement de France.

Les auteurs, Alexandre Doulut et Sandrine Labeau, soutenus par Serge Klarsfeld ont mené leur longue quête à partir de témoignages inexploités recueillis en 1945, et prenant en compte la totalité des convois partis de notre sol à partir de 1942. Tout est dit: le nombre de partants, les morts, les survivants, la vie quotidienne, les sévices et bien d'autres choses encore. Cela n'a-t-il pas été déjà écrit? En partie, évidemment, mais pas d'aussi précise manière, à tel point que Serge Klarsfeld, référence en la matière, parle de « *trésor mémoriel dégagé des cartons où il était enfoui* » assurant que les deux jeunes historiens prendront la relève de ses recherches et qu'il leur a confié d'ores et déjà la totalité de ses dossiers. Une belle preuve de confiance en même temps qu'un bel hommage...

Cela signifie-t-il que cet ouvrage remplace tous les autres consacrés à la Shoah? Evidemment que non, mais simplement qu'il y a là une approche neuve, convoi par convoi, témoignage après témoignage, tous de 1945, assortis de commentaires, de statistiques, éclairant un ensemble extraordinairement précis, allant jusqu'à proposer une liste des rescapés en fonction des dates de départ.

On sait que nous avons toujours accordé beaucoup d'importance aux premiers témoignages recueillis « à chaud » et sans recul (voir le *Grand livre des témoins* édité par la FNDIRP) et cet ouvrage « *remarquable par ses ambitions et exemplaire par sa méthode* » comme l'écrit Serge Klarsfeld, confirme leur importance fondamentale.

Un mot encore pour clore cet article. L'un des auteurs, Alexandre Doulut, a été lauréat du prix Marcel Paul en 2003 pour ses recherches sur la spoliation des biens juifs en Lot-et-Garonne. Un prix qui n'est plus décerné, hélas, mais dont on voit qu'il savait détecter les futurs historiens de talent.



Alexandre Doulut, Serge Klarsfeld et Sandrine Labeau, *1945, les rescapés juifs d'Auschwitz témoignent*, édité par les Fils et Filles des déportés juifs de France et *Après l'Oubli*, 2015, 366 pages, 25 euros. En vente à la librairie du Mémorial de la Shoah, 17, rue Geoffroy-l'Asnier, 75004 Paris, ou sur le site memorialdelashoah.org, rubrique « La librairie en ligne » (25 € + 3 € de port).

JUSTICE

Arno Klarsfeld : non-lieu face à un "jeune de banlieue"

L'avocat faisait l'objet d'une plainte d'un particulier pour des propos très généraux sur l'antisémitisme.

La (mauvaise) plaisanterie n'aura que trop duré. Arno Klarsfeld peut aujourd'hui se sentir soulagé. L'avocat, qui avait été mis en examen en janvier dernier pour "diffamation", vient aujourd'hui de bénéficier d'un non-lieu à la suite d'une instruction qui aura duré à peine deux mois. A l'origine de "l'affaire", les propos tenus par Arno Klarsfeld sur le plateau d'iTélé en janvier 2014, évoquant la permanence des idées antisémites chez "une partie des jeunes de banlieue". Un téléspectateur sans doute désœuvré avait pris la mouche. S'estimant directement visé par les paroles prononcées sur le plateau, un certain Kamal Tabi (proche semble-t-il de la Ligue de défense judiciaire des musulmans, fondée par l'avocat Karim Achoui) avait déposé plainte, considérant que sa situation de "jeune de banlieue" constituait une base juridique suffisamment solide pour demander réparation. « Je fais ça, car j'en ai marre d'être stigmatisé » a expliqué le plaignant face aux services de police chargés de recueillir sa déposition. Le procureur aurait-il pu ne pas transmettre au juge d'instruction une plainte aussi fantaisiste? C'est en tout cas le contraire qui advint puisqu'un juge fut saisi et que l'inexorable machine judiciaire se mit en marche. Le droit de la presse est à cet égard assez

contraignant : le magistrat n'avait d'autre possibilité que de convoquer Arno Klarsfeld pour qu'il confirme la teneur de ses propos et de le mettre en examen le temps de réfléchir aux suites à donner au dossier. Sortant du bureau du juge d'instruction, Arno Klarsfeld avait réagi à la mesure qui le frappait avec philosophie : « Je suis poursuivi par un simple particulier qui se présente comme un "jeune de banlieue". Il a tout de même 37 ans. Moralité, la banlieue ça conserve. On y reste jeune jusqu'à la quarantaine... ». Le 2 avril, le juge d'instruction a conclu à l'irrecevabilité de la plainte du jeune Tabi. Dans son ordonnance, le juge a considéré « qu'une partie des jeunes de banlieue ne saurait constituer un groupe caractéristique, restreint et dont les membres seraient suffisamment individualisables pour être touchés individuellement, rien ne permettant ainsi à Kabi Tamal de revendiquer son appartenance à une collectivité aussi vaguement définie ». Arno Klarsfeld s'est félicité de cet heureux dénouement en annonçant le non-lieu sur son site Twitter. On ignore s'il envisage d'attaquer à son tour l'auteur de la plainte pour "procédure abusive", comme il en a la possibilité. ●

M.P.

Michal Ben Gal,
son épouse
et sa famille,

Irak et Hila, Yanay et Amalia,
ses enfants,

Elai, Imri, Yochai, Neta, Noga, Nili,
ses petits-enfants,

Jean-Jacques et Nadine Bloch,
leurs enfants
et petits-enfants,

Roselyne Varda Bloch,
son frère et sa sœur,

Les Haverim du kibboutz Baram,

Salah et Salma Suleman qui l'ont
accompagné à l'automne de sa vie,

Ses amis d'Europe, du Brésil et du
Rwanda,

ont la grande tristesse d'annoncer le décès
de

Ely BEN GAL.

Ses obsèques ont eu lieu le 11 mars
2015, dans son cher kibboutz Baram
(Haute-Galilée).

Militant infatigable du dialogue entre
les peuples, attentif aux autres, convaincu
d'un judaïsme libéré, Ely Ben Gal est
l'historien fondateur du Musée de la
Diaspora, à Tel Aviv.

Famille Ben Gal,
Kibboutz Baram,
13860 Israël.

Roselyne Bloch,
11, rue de la Chine,
75020 Paris.

Charles Palant ou la voix incoercible d'un humaniste engagé

Sous la plume de Eric Simard, Charles Palant né en 1922 à Belleville, rescapé d'Auschwitz, membre de la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme, vice-président de l'UDA, Administrateur de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, témoigne à travers un récit destiné aux scolaires à l'occasion du 70e anniversaire de la Libération des camps nazis et de la Victoire des Alliés sur l'Allemagne hitlérienne.

PUBLICATION

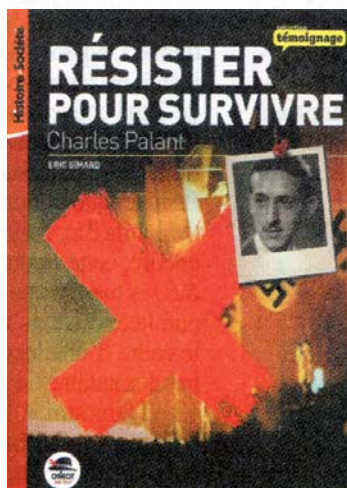
« C'est en mars 2014 que Eric Simard rencontra Charles Palant à Paris : « Sa lucidité et sa sensibilité m'ont profondément marqué. Sa vie est un exemple poignant de combat humaniste d'engagement contre la haine raciste. Merci de nous rappeler par vos actes et vos paroles qu'au cœur de la nuit, il faut croire au matin », confesse t-il, dans l'avant propos.

PAR CLAUDE BOCHURBERG

Le 17 août 1943, Charles Palant se trouve à Lyon avec sa mère et sa sœur lorsque les hommes de la Gestapo frappent à la porte de chez eux et les arrêtent après avoir été dénoncés comme juifs. Transférés à la prison de Montluc, ils y restent 3 semaines avant de gagner Drancy le 20 septembre 1943. « Dès leur arrivée, on leur confisque tout ce qui a échappé aux fouilles précédentes. Les hommes ont la tête rasée. On les loge avec d'autres détenus au 4e étage d'un des bâtiments de cette cité en cours de construction. »

Le 7 octobre 1943, c'est le départ depuis la gare de Bobigny pour Auschwitz. Après trois jours et trois nuits, le train s'arrête. Puis, vient le tri avec à gauche les hommes jeunes d'un côté, bons pour la vie, et à droite les femmes, les enfants et les hommes plus âgés, de l'autre, bons pour la chambre à gaz. La mère et la sœur de Charles partent du mauvais côté.

Quant à Charles, il est conduit au pas de course au camp de Buna-Monowitz-Auschwitz III, où après rasage, désinfection et tatouage, le chef du camp lance



à la ronde : « Vous êtes destinés à mourir car personne ne doit sortir vivant du camp ! » Après 3 mois, sur les 260 rescapés du convoi de Drancy, il ne reste que 75 hommes. Le travail est inhumain, les conditions de vie innombrables. La faim obsédante. Charles n'a qu'une seule volonté, celle de rester digne malgré les circonstances. Devant l'avance de l'Armée soviétique, l'ordre de l'évacuation est lancé le 18 janvier 1945. 50 à 60000 prisonniers se mettent en colonnes sur les routes glacées. Nombre d'entre eux qui ne peuvent suivre sont abattus d'une balle dans la tête, avant l'arrivée à Gleiwitz.

Puis l'évacuation se poursuit en wagons jusqu'au camp de Buchenwald, où Charles sert d'interprète au sein d'un kommando d'électriciens. Enfin après bien des péripéties, vient la Libération par l'Armée de Patton, et le retour de Charles le 29 avril 1945 à Paris, où il retrouve ses 2 frères, qui avaient réussi à échapper aux griffes des chasseurs de juifs.

Quelques jours après son retour, Charles renoue avec son passé de militant, (le plus jeune syndicaliste de France avant guerre), en s'investissant corps et âme auprès de la Lica au sein de laquelle il fait la connaissance de Daisy Safan, qui deviendra sa femme le 11 juillet 1946, et mettra au monde leurs 3 filles. Plus tard, il participe à la création du Mrap, et devient le directeur commercial d'une imprimerie sur textile. Enfin depuis 1983, Charles Palant est membre de la Commission Nationale Consultative des Droits de l'Homme, et n'a jamais cessé de transmettre son témoignage auprès d'un large public, et des jeunes en exhortant chacun « à rester vigilant, une récidive étant toujours possible. » ●

Le 18 mars, Serge Klarsfeld était à New-York au musée de l'Héritage Juif pour s'adresser aux visiteurs de l'exposition sur la Shoah venus spécialement pour voir les piliers qui portent les panneaux de photos (2.000) consacrés aux enfants juifs déportés de France et dont les FFDJF ont fait don au musée.

Isabelle Choko ou le don d'une superbe leçon de vie

A la demande de ses petits-enfants, Isabelle Choko, née Izabela Sztrauch, rescapée des camps nazis vient de publier son témoignage préfacé par Maître Bernard Jouanneau, sous les auspices de la FMS, dans la collection « le Manuscrit. »

PUBLICATION

En juin 1944, Isabela et sa mère qui se cachent sous un tas de charbon et sous le plancher d'un logement sont arrêtées par les SS, puis expédiées à Auschwitz-Birkenau. Une semaine plus tard, elles servent comme esclaves dans le camp de Waldeslust. »

PAR CLAUDE BOCHURBERG

Isabela Sztrauch est née le 18 septembre 1928 à Lodz. Ses parents tiennent un commerce de produits cosmétiques et pharmaceutiques. La famille vit heureuse dans la proximité des deux grands-mères, l'une du côté maternel et l'autre du côté paternel, ainsi que leurs enfants et leurs petits-enfants. En 1935, Izabela, « enfant unique, choyée, adulée » effectue sa scolarité dans une école privée, dirigée par deux femmes juives, où « elle est contente de retrouver ses maîtresses et ses camarades de classe. » Mais, tout bascule le 1er septembre 1939, lorsque l'Armée du Reich envahit la Pologne. Dès le 8 septembre, Lodz, rebaptisé « Litzmannstadt », passe sous le joug des nazis qui mettent en place un régime de terreur, de persécutions, et ne tardent pas à créer un Ghetto. Les parents dans l'obligation d'abandonner leur commerce, se retrouvent dans le Ghetto avec leur fille, et une partie de la famille. Izabela se rend à l'école, mais « les événements extérieurs, la maladie de son père, sa faiblesse, et les privations, tout cela l'écarte des études. » En 1941, grâce à sa mère qui se dévoue corps et âme pour les siens, Izabela trouve à s'employer d'abord dans un atelier de tressage, puis dans un atelier de chapeaux. Les conditions de vie sont atroces, indescriptibles. La grand-mère maternelle décède. Puis vient l'année 1942, avec la mise en œuvre de la Solution finale, et l'ordre de



déportation pour les 20.000 Juifs du Ghetto, notamment les enfants de moins de 10 ans, les adultes de plus de 65 ans et les sans emploi. L'engrenage est implacable. Izabela tombe très malade. Cachée par ses parents, elle évite l'arrestation, mais manque de succomber. Quant au père, très affaibli par les privations, il décède le 20 décembre, et Izabela « n'a pas d'autres ressources que de se réfugier dans la lecture, afin de s'évader de ce monde trop affreux. » En juin 1944, Isabela et sa mère qui se sont mises à l'abri sous un tas de charbon, et sous le plancher d'un logement, sont découvertes, arrêtées, et expédiées à Auschwitz-Birkenau. Une semaine plus tard, elles servent comme esclaves dans le camp de Waldeslust. Le 4 février

1945, elles sont transférées à Bergen Belsen, où Izabela contracte le typhus et échappe de peu à un destin fatal. Sa mère, elle meurt à ses côtés, laissant Isabela en proie à un immense chagrin, mais peu à peu elle retrouve quelques raisons de vivre en aidant ses compagnes. Puis vient la libération, la convalescence en Suède, et le retour en France en février 1946, auprès d'un oncle et d'une tante. La même année Izabela fait la connaissance de son futur époux, Arthur Choko, ainsi que de ses beaux-parents. Trois fils verront le jour pour le plus grand bonheur du couple, de même que viendront les naissances de 6 petits-enfants, et de 7 arrière-petits-enfants. En outre Izabela et son époux participeront à nombre de créations d'entreprises. Hormis une riche vie familiale et professionnelle, Izabela se lancera avec passion dans le jeu d'échecs, qui lui vaudra de remporter le championnat de France en 1956. Dotée des plus hautes décorations nationales pour son implication auprès des associations de déportés, et son abnégation à transmettre la mémoire de la Shoah auprès des scolaires, Izabela, à travers ce récit haletant, étayé de nombreuses photos, de documents, et de lettres émouvantes des siens et des élèves, offre là une superbe leçon de vie, qui mérite toute notre attention en ces temps particuliers, où l'on passe de la Mémoire à l'Histoire. ●

Michael Assaf, né Assaraf, né à Marseille en avril 1943, est à la recherche de toute informations sur son demi-frère (né du même père), Raoul Assaraf dont la famille a vécu à Lacaune (Tarn) pendant la Deuxième Guerre mondiale. Raoul après la guerre a habité au 6, rue de Sévigné, Paris IV.

S'adresser à Jacques Fijalkow, 05 63 75 51 28 ou jfijalko@univ-tlse2.fr

Quand Francine Christophe livre son cœur à nu

Depuis la parution de « La petite fille privilégiée » publiée chez l'Harmattan en 1997, couronnée dans la collection Pocket en 2001 par les Ecrivains Combattants, Francine Christophe, rescapée de Bergen Belsen, mène une carrière d'auteur prolifique, dont nombre de ses publications ont été à l'origine de créations théâtrales.

PUBLICATION

La résistance à l'oubli en passe pour Francine par la narration sous toutes ses formes, y compris orale, lorsque l'on sait que depuis des décennies, elle se porte à la rencontre des élèves des collèges et lycées pour transmettre son vécu de petite fille arrêtée avec sa mère en 1942, à l'âge de 8 ans, et ballottée de camp en camp en France pour finir à Bergen Belsen, d'où elle fut libérée avec sa mère par les troupes soviétiques en 1945.

PAR CLAUDE BOCHURBERG

La résistance pour Francine en passe par la transmission de ce qu'elle eut à vivre durant les années d'avant-guerre, puis le temps de la Shoah jusqu'à nos jours. En ce sens, elle est un témoin précieux qui livre dans son nouvel ouvrage : « Le Pêle-Mêle » tout un ca-léidoscope de réflexions, de pensées, et de sentiments, face aux événements relevant du pire comme du meilleur, qu'elle eût à affronter sa vie durant. On apprend ainsi que « Pêle-Mêle » s'est construit par la grâce d'une somme de petits papiers noircis de notes que Francine a prises au fil du temps « en se disant que cela pourrait bien servir un jour ».

Et ce jour est arrivé ! « Après 80 ans, la mémoire est en capilotade. J'y suis ! C'est pourquoi j'ai rassemblé tant de petits papiers depuis tant d'années, petites histoires en marge de la grande. Que cela serve à ceux qui en auront besoin ! » Confie-t-elle, dès l'avant-propos de cet ouvrage, où transparait à travers autant de fragments de vie, restitués à l'aide d'une écriture simple, collant au plus près du réel, le portrait existentiel de l'auteur. Et c'est en cela qu'elle nous touche ! Chaque souvenir, rendu à la façon d'une



nouvelle brève : (« La chaise », « Le grillleur », « A la hache » ou « Rose-Marie arrêtée » etc...) dessine en creux ce qu'il en est de la personnalité de Francine, où se donnent à entendre sa tendresse, sa reconnaissance, sa gratitude envers ceux qui lui ont fait du bien, son amour aussi pour les siens, pour les gens en général, ainsi que pour ses compagnons de déportation, mais où se font entendre aussi ses colères, ses révoltes, ses coups de gueule, le tout enrobé de son incoercible optimisme, malgré les affres de la déportation, et le retour de la haine criminelle aujourd'hui.

« Le Pêle-Mêle » nous invite à une rencontre intime, sur fond de scènes vécues, et conséquemment les « leçons » implicites que l'on peut en tirer, ainsi que leur résonance affective. En près de 400 pages, l'ouvrage se déploie en autant de souvenirs, de discours prononcés dans les commémorations, d'articles divers, et de ce que l'auteur nomme du « bla-bla », reproduisant des histoires glanées en marge de la grande Histoire, nourries de réflexions tant souriantes que cinglantes. Francine livre son cœur à nu. Ses souvenirs brûlants, où alternent la noirceur et l'espérance, en témoignent. L'ouvrage étayé de documents et de photographies ne se lâche plus une fois commencé. C'est que la sincérité, la fraîcheur et l'humour caustique de Francine nous font basculer dans son « monde » par le biais de notre lecture complice, fraternelle, où surgissent ici ou là, au gré des situations, des détails ou des informations qui enrichissent nos connaissances, y compris sous le signe de l'effroi, comme ce qu'elle dit d'une scène appréhendée tragiquement sous son regard à Bergen-Belsen. Voilà un ouvrage qui ne saurait laisser indifférent. ●



Bernard Natan, la réhabilitation d'une légende oubliée du cinéma français

« Il a été le Juif le plus haï de France »

Par Sabine Delanlade, publié dans les Echos le 21 mai 2015

Il a fallu attendre plus de soixante-dix ans pour que Natan Tannenzapf retrouve la place qui est la sienne dans l'histoire du cinéma. Devenu Bernard Natan, celui qui reprit et relança Pathé Cinéma au moment de l'avènement du parlant déchaîna la fureur antisémite. Il fut assassiné à Auschwitz en 1942.

« Il a été le Juif le plus haï de France », a dit Serge Klarsfeld, qui a apporté un soutien sans faille à la réhabilitation de Bernard Natan. Son oncle, Henry, venu comme Natan de Roumanie avant de présider la Paramount, était un de ses meilleurs amis. La Fémis, l'école du cinéma français, peut désormais se souvenir que son adresse actuelle, dans le 18^e arrondissement parisien, fut d'abord celle des studios Natan.



Le Monde

Vivre à Drancy, malgré tout

Un film bouleversant sur la cité de la Muette, « antichambre de la mort »

LA CITÉ MUETTE, UNE
MÉMOIRE OCCULTÉE

■■■■

Lorsque, au début des années 1930, fut édifée la cité de la Muette, à Drancy (Seine-Saint-Denis), personne n'imaginait que ces logements sociaux seraient réquisitionnés quelques années plus tard par l'armée allemande, les transformant en camp d'internement et de transit. Une « antichambre de la mort » où près de 80 000 juifs furent internés avant d'être envoyés, pour la majorité, vers les camps d'extermination nazis.

Soixante-dix ans après la fin de la seconde guerre mondiale, la cité de la Muette existe toujours. Conservée à l'identique, « réhabilitée » en logements sociaux, cette cité HLM héberge près de 500 locataires. Pourquoi ne pas avoir transformé ce lieu de sinistre mémoire en un lieu de recueillement ? En musée ?

Réalisatrice de documentaires, Sabrina Van Tassel a voulu comprendre le sort réservé à cette cité dont même le nom évoque l'idée de taire son histoire. Comme si ces murs n'avaient pas de mémoire. Conseillée par Serge Klarsfeld, dont le père fut interné à Drancy,

Sous les
peintures,
à même les murs,
des graffitis
de détresse

en octobre 1943, avant d'être deporté à Auschwitz-Birkenau, la réalisatrice livre un film bouleversant et passionnant.

Ne serait-ce que pour les témoignages de rescapés, *La Cité muette* (en salles, mercredi 13 mai) doit être vu. Ces hommes et ces femmes se souviennent : des rafles commises par des gendarmes français ; des gens qui, sur leur passage, criaient « sales juifs ! » ; de l'arrivée au camp, de la faim, de la peur, des gendarmes devenus géoliers...

Moyennant finances, des lettres sortaient du camp : « *Ma chère femme chérie, c'est aujourd'hui mon dernier jour à Drancy...* » Demain, ce serait le départ vers « Pitchipoï », surnom désignant une destination inconnue. « *C'était la première fois depuis la Saint-Barthélemy qu'on s'attaquait aux en-*

fants », note Serge Klarsfeld.

Aujourd'hui, des enfants jouent sur les pelouses de la cité, là même où d'autres connurent l'abandon et la faim avant d'être emmenés vers les chambres à gaz. Une femme se demande si elle va continuer à habiter son petit appartement au loyer si faible. Sous les peintures, à même les murs, doivent toujours exister des graffitis témoignant de la détresse de ces hommes, ces femmes et enfants, dont le seul tort fut d'être nés juifs. Peut-on vivre dans un lieu hanté ?

« Un lieu maudit et sacré »

Jusqu'au discours de Jacques Chirac sur la responsabilité de la France dans la déportation de 76 000 juifs, le 16 juillet 1995, Drancy fut ignorée par la République. Dix-sept ans plus tard, le 21 septembre 2012, pour la première fois, un président de la République y fit le voyage. Face à la cité de la Muette, un mémorial fut inauguré par François Hollande. Enfin !

Mais qui donc peut bien vivre ici ? s'est demandée Sabrina Van Tassel avant d'aller à la rencontre des habitants. Des personnes âgées, des jeunes gens, mais aussi d'anciens sans-domicile-fixe et

des personnes souffrant de troubles mentaux, anciens patients de l'hôpital psychiatrique de Ville-Evrard. D'anciens internés, en somme. Des personnes parmi les plus vulnérables qui trouvent refuge à Drancy, au passé si lourd.

Vivre à Drancy ? Les uns sont contre, farouchement ; d'autres semblent s'y être résignés. Après tout, dit Serge Klarsfeld, ne vit-on pas place de la Concorde ou place de l'Hôtel-de-Ville, là même où, dans l'Histoire, le sang coula à flots ? « *Pour nous, ajoutez-il, fils et filles de déportés (...), Drancy est un lieu à la fois maudit et sacré. En conséquence, il doit impérativement être préservé pour témoigner du rôle criminel qu'il a joué dans l'Histoire et parce que ses murs ont vu les derniers moments en France des êtres qui nous étaients les plus chers. Ce que représente Drancy est trop important pour que cet immense bâtiment disparaisse.* »

Mais de là à y habiter ? A y vivre ? Après avoir livré les clés de cette question essentielle, le film laisse le spectateur en juger. ■

FRANCK NOUCHI

La Cité muette, une mémoire occultée, documentaire français de Sabrina Van Tassel (1 h 28).



SERGE KLARSFELD :
« LES JUIFS FRANÇAIS ONT RAISON D'AVOIR PEUR »

Par Ariane Bois

Le plus célèbre des militants de la mémoire revient sur les attentats et la tentation du départ chez certains juifs français.

L'Arche : Avez vous été surpris par ce qui s'est passé en France dans cette semaine de janvier ?

Serge Klarsfeld : J'ai été surpris, non pas par la tentative, mais par l'ampleur du carnage et par la réussite même de l'attaque. Les terroristes étaient renseignés sur l'heure de la conférence de rédaction, la présence de telle ou telle personne, la suppression de la garde à l'entrée à la demande de la police. Malheureusement, dans le climat actuel, on pouvait s'attendre à un attentat car la France est en guerre avec le terrorisme fondamentaliste en Afrique et en Asie.

Je voudrais quand même souligner les différences entre ces attaques : les caricaturistes de *Charlie Hebdo* sont morts debout, en résistants, si l'on peut dire. Les clients de l'Hypercacher, eux, ont été tués uniquement parce qu'ils étaient juifs, tout comme les enfants abattus par Merah à Toulouse.

Quelles sont les leçons à tirer du grand mouvement national de protestation « Je suis Charlie » ?

Au début, je n'étais guère disposé à aller manifester. Comme vous le savez, je l'ai beaucoup fait ! C'est le discours de Manuel Valls devant l'Hypercacher et l'annonce de la venue de

François Hollande à la synagogue de la Victoire qui m'ont poussé, comme beaucoup d'autres, à m'y rendre aussi. Ce grand mouvement, ces millions de citoyens dans la rue, est réconfortant car il signifie que la France veut conserver sa liberté, qu'elle refuse de se plier aux exigences terroristes, qu'elle défend son esprit voltairien.

Comment selon vous peut-on agir ?

Tous ces terroristes, les frères Kouachi comme Amedy Coulibaly étaient connus des services de police. Ils étaient fichés. Comme il est difficile d'être derrière tous les djihadistes en permanence – 1 500 environ sur notre territoire –, je ne vois pas pourquoi, on ne pourrait pas les placer en détention administrative, en attendant que la situation se calme. Le général de Gaulle l'a fait pendant la guerre d'Algérie. Il s'agit, j'en conviens, d'une décision grave à prendre, sous le contrôle du juge. Les juifs le savent mieux que quiconque car avant la Seconde Guerre mondiale et pendant, des dizaines de milliers d'entre eux ont été placés en détention administrative, avec comme seuls torts, eux, d'être juifs et étrangers.

Pourquoi cette différence d'émotion ressentie entre « Je suis Charlie » et ce qui s'est passé à Toulouse ?

Quand il y avait des manifestations il y a trente ans pour les juifs de Syrie ou d'URSS, il y avait beaucoup de monde. Pour Ilan Halimi, l'attentat de Bruxelles où je le rappelle nous avons perdu une de nos amies, membre des Fils et Filles des déportés juifs de France qui a été assassinée, ou pour Toulouse, nous nous sommes sentis seuls. L'opinion publique française considérait, à tort, que seuls les juifs représentaient la cible, et que le pays entier n'était pas visé. Ce mythe vient de voler en éclats mais ne nous y trompons pas : s'il n'y avait eu que les victimes de l'Hypercacher, combien de personnes auraient défilé dans la rue ? Demain, si un nouvel attentat anti-juif avait lieu,

comment réagirait le peuple français ? Je rappelle que Coulibaly possédait la liste des écoles juives de Paris et qu'il se dirigeait vers une école juive à Montrouge. C'est très préoccupant.

«Malheureusement, dans le climat actuel, on pouvait s'attendre à un attentat car la France est en guerre avec le terrorisme fondamentaliste en Afrique et en Asie.»

D'où vient selon vous le malaise des juifs français ?

Il est dû en partie à l'essor de la population musulmane en France, dont une partie des jeunes a du mal à s'intégrer et se cherche un bouc émissaire, à la violence quotidienne, spécialement en banlieues, à la menace d'attentats spécialement ciblés contre eux et aussi à la montée électorale du Front National. Nous nous trouvons pris dans un étau.

Est ce parce qu'on a longtemps assimilé le terrorisme en France à des heurts communautaires ?

Oui et on a aussi longtemps incriminé la politique israélienne d'exporter le conflit chez nous... J'ai été choqué par le titre du journal *Le Monde* qui sur six colonnes osait titrer « Juifs de France, la tentation du départ ». Nous ne sommes pas des juifs de France, faut-il le rappeler, mais des juifs français ou des Français juifs. Il faut bien faire vendre les journaux, mais ce type de propos me semble travestir la vérité.

Les politiques ont-ils été à la

hauteur des événements ?

Le gouvernement a bien pris la mesure de la menace terroriste et sait que des efforts devront être consentis sur le long terme. Je crois qu'il est capital d'agir à l'échelle européenne, tant contre le fondamentalisme que sur le plan éducatif. Quand on voit des enfants de dix ans refuser de respecter la minute de silence dans les écoles, on peut s'étonner. Que seront devenus ces jeunes-là dans vingt ans ? Beaucoup d'entre eux se sentent très tôt solidaires de la religion face à la laïcité et n'acceptent pas le vivre ensemble. C'est sur cela qu'il faut travailler.

Les juifs français ont-ils raison d'avoir peur ?

Quand on doit emmener ses enfants à l'école sous protection militaire, être inquiet à l'idée de faire ses courses pour shabbat à l'épicerie caché, quand on essuie des sous-entendus ou des injures antisémites dans son quartier, comme c'est le cas dans certaines banlieues au quotidien, on a raison d'avoir peur. Nous nous retrouvons aujourd'hui dans un climat d'antisémitisme que l'on pensait ne jamais revoir, après la Seconde Guerre mondiale. Et l'histoire m'a appris qu'elle est imprévisible, que tout peut arriver. La civilisation, après tout, n'est qu'un vernis.

Faut-il alors envisager de partir ?

Nous sommes français et très attachés à notre pays. Certains partent vers les États-Unis, le Canada, et en Israël bien sûr, en ayant souvent préparé ce départ grâce à l'éducation des enfants à l'étranger. Ce sont d'ailleurs souvent des juifs qui ont déjà connu l'exil d'Afrique du Nord qui sont les premiers à émigrer. La leçon de la dernière guerre est qu'il faut parfois savoir partir. Je ne suis guère optimiste : il peut y avoir en Europe une montée de l'extrême droite qui, ajoutée à ce danger nouveau, le terrorisme islamiste, nous pousse à devoir un jour quitter notre pays. ●

BEATE ET SERGE KLARSFELD

Edition n° 2629 du *Nouvel Observateur* du 26 mars au 1^{er} avril 2015

Elections P. 38 **A la recherche de la gauche perdue**

TUNISIE P. 60 **CE QUE CACHE L'ATTENTAT DU BARDO** **LIVRES** P. 100 **SPÉCIAL POLARS**

BELG 4,10 € / LUX 4,10 € / G.20.FS / AHT 3,20 € / ESP 4,20 € / ITA 4,20 € / ALL 4,00 € / PORT/CONT 4,20 € / BR 4,20 € / PAYS BAS 4,20 € / ANTILLES - REUNION 4,00 € / RCY 2,800 CFA / SCAL 2,800 CFA / ZONE CFA 2,800 / MAROC 3,20 DH / TUNISIE 4,10 DTU / CAN \$6,99 / USA \$6,99 / TOM 7,20 XPF

L'OBRS



“Si Marine Le Pen gagne...”

P. 91

**Le cri
d'alarme
des
Klarsfeld**

M 02228 - 2629 - F - 3,90 €



LES FREDERIC STUELIN PARISCO

L'épopée d'un couple qui s'est « hissé au-dessus de lui-même »

Les « Mémoires » de Beate et Serge Klarsfeld parues aux éditions Fayard-Flammarion constituent un événement dont les médias se sont emparés avec fièvre, tant l'épopée de ce couple hors du commun a fait bouger les lignes de l'Histoire de la post-Shoah, avec la famille des Fils et Filles.



ÉVÉNEMENT

Pour la première fois Serge et Beate livrent ce qu'il en fut de leur combat inouï en utilisant le « je » lors de leurs narrations respectives. Et cela nous vaut un récit haletant de 700 pages qui nous transporte au plus près du vécu de ce couple qui a tant pesé dans l'Histoire du temps présent.

Serge et Beate déclinent longtemps l'invitation à rédiger leur biographie. En 2012, Serge écrivait en effet à l'éditeur pour exprimer « leur manque de temps à consacrer à pareille tâche », et faisait part de « leur réticence à ne pas prendre une décision définitive en raison de l'absence de besoin et de désir d'être connus intimement ; la conviction qu'il vaut mieux être jugés par la postérité pour ce que nous avons accompli et non pour ce que nous sommes ; notre désintérêt à nous retourner sur notre passé, qui nous prive de la possibilité de nous retourner sur notre psychologie et nos états d'âme lors des péripéties que nous avons connues, notre manque de talent de conteurs, qui ramène notre expression au simple résumé de l'action ; j'en passe et des pires... » Et puis le temps a passé. Comme le confie Serge : « Nous avons, malgré tout fini par remplir le contrat. Nous ne le regrettons pas. Nos petits-enfants et leurs descendants sauront ainsi, sinon qui nous fûmes, du moins ce que nous fîmes. Nous avons appris par l'expérience vécue que nous étions capables de nous hisser au-dessus de nous-mêmes... » C'est ainsi que pour la première fois Serge et Beate livrent ce qu'il en fut de leur combat inouï en utilisant le « je » lors de leurs narrations respectives. Et cela nous vaut un récit haletant de 700 pages qui nous transporte au plus près du vécu de ce couple qui a tant pesé dans l'Histoire du temps présent. L'Ouvrage de Mémoire Nationale construite avec les « Fils et Filles » saluée par les plus hautes autorités de l'Etat,

n'aurait pu s'accomplir si Beate, fille d'un soldat de la Wehrmacht, et Serge, fils d'un Juif roumain, assassiné à Auschwitz, ne s'étaient rencontrés le 1er novembre 1960, et n'avaient commencé alors une idylle qui les comble depuis tous les jours de leur vie. Comme aime à le dire Serge, en l'extrapolant à l'endroit des « Fils et Filles » : « Pour accomplir ce que nous accomplissons, il faut être heureux, sinon on ne tient pas... » Tel est le secret de la prodigieuse aventure de Beate et de Serge, « ces chevaliers de la bonne mémoire » comme les appelait Vladimir Jankélévitch, dont il est bien difficile de retracer les contours de leur combat tant il est tentaculaire. L'exploration de cette œuvre de combat - qui fait d'ores et déjà l'objet de thèses de doctorat en Histoire

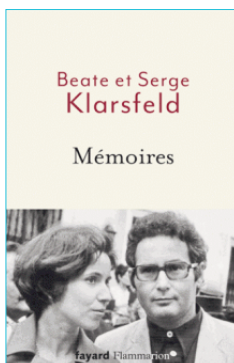
Un puzzle de justice, de fidélité et de réparation

- déployée depuis plus de quarante ans aux quatre coins du monde, avec ses assauts contre Vichy, contre les criminels nazis et leurs collabos, contre les politiques, les Etats, les tenants de l'antisémitisme, les thuriféraires de Pétain, et même parfois contre l'opinion publique ne saurait conduire à une exhaustivité absolue.

On croyait connaître tous les rouages de cette aventure extraordinaire. Mais ces biographies croisées prouvent le contraire, en révélant bien des détails, malgré l'explora-

tion attentive de l'œuvre, ainsi que j'ai l'occasion de m'y atteler depuis 1981 à travers un nombre incalculable d'entretiens à « Mémoire et vigilance », autant d'articles à *Actuj*, et un ouvrage paru chez Stock en 1997. Cette œuvre donne le vertige, tant elle est féconde au plan national et international. Elle est unique et noble en ceci qu'elle a « fait » bel et bien l'Histoire, en construisant peu à peu un puzzle de Justice, de fidélité et de réparation, dont à l'évidence, nous ne pouvons que résumer les étapes les plus marquantes : 1979-80, Les procès de Cologne, 1981 le premier pèlerinage à Auschwitz-Birkenau en un seul jour, la création du Mur à Rogliit, les voyages multiples avec les Fils et Filles sur les traces de la Mémoire juive assassinée, et contre les anciens nazis, la création de la Lecture des Noms en symbiose avec le Rabbin Daniel Fahri, les poses de stèles et de plaques en de nombreux lieux des tragédies juives en France ; les expositions sur la déportation des juifs de France et en hommage aux 11400 enfants dans les gares à l'Assemblée Nationale, à l'Hôtel de Ville de Paris, et au camp des Milles ; les manifestations diverses en Allemagne, et à Vienne ; la participation à l'inauguration du Jewish Heritage Museum de New York, « l'océan » d'ouvrages de référence majeurs, dans toutes les bibliothèques mémorielles du monde, les réalisations de stèles et de plaques du souvenir dans tous les lieux du martyrologe des Juifs, le rôle clé au sein de la FMS ; la création avec Simone Veil du Mémorial de Drancy ; la réhabilitation grâce à la FMS de la « Rampe » de Birkenau, le rôle très actif joué dans de très nombreux conseils d'administration et de comités scientifiques, les poses de plaques dans les écoles de Paris et de province avec le concours des AMEDJ... Tout cela forme un socle national intangible, qui nourrit une fierté légitime chez tous les Militants de la Mémoire regroupés autour des Klarsfeld. Cette lutte menée par la famille des Fils et Filles en symbiose avec Serge et Beate a permis ainsi d'exorciser bien des souffrances, dont témoignent sans nul doute aujourd'hui nombre d'entre nous. ●

CLAUDE BOCHURBERG



Un couple de justiciers

En exclusivité, « Le Monde des livres » publie les bonnes feuilles des « Mémoires » de Beate et Serge Klarsfeld. Dans cet ouvrage attendu, ils retracent leur combat contre le nazisme et contre l'oubli



JULIE CLARINI

On aurait pu ne jamais lire leurs *Mémoires* et c'eût été dommage. Au fond, ni l'un ni l'autre ne trouvaient vraiment nécessaire ce travail d'inventaire et d'introspection, au couchant d'une vie. Beate et Serge Klarsfeld s'en expliquent à la fin du livre : ce qui compte, à leurs yeux, ce n'est – et cela n'a jamais été – que leur action. Or leur long combat en faveur de la justice et de la mémoire, leur obstination à dénoncer l'impunité des criminels nazis, fut public, médiatique même. Quel besoin d'en rajouter ? « *Le personnage que j'incarne est bien plus grand que moi, je le sais* », écrit simplement Beate, faisant montre d'une retenue qui caractérise ses textes comme ceux de Serge, avec lesquels ils alternent.

C'eût été dommage parce que, dans la confrontation avec l'Histoire, certains se révèlent sans que soit jamais résolu le mystère de leur engagement. Et que ces *Mémoires* nous le rappellent aussi bien qu'une pièce de Sartre. Les Klarsfeld ne trouvent guère les mots pour décrire ce moment de 1967 qui décide de leur vie. En ce dernier mois d'été, Beate vient d'apprendre qu'elle est révoquée de l'Office franco-allemand pour la jeunesse (OFAJ) pour avoir dénoncé dans la revue *Combat* le scandale que constituait l'élection de Kiesinger, ancien nazi, au poste de chancelier en Allemagne fédérale. Révolté, le couple choisit de mener l'offensive. La première. « *Une fois engagé, le destin de chaque homme est figé par ses actes* », avance Beate.

Leur destin, justement. Tout commence en 1960. Serge, étudiant à Sciences Po, rencontre Beate, jeune fille au pair, sur le quai du métro.

Discreète facétie de l'Histoire : le jour même, le 11 mai, Adolf Eichmann est enlevé à Buenos Aires par les services secrets israéliens. Serge, né en 1935, est un survivant de la Shoah, orphelin d'un père raflé sous ses yeux à Nice et mort à Auschwitz ; installé avec sa mère et sa sœur dans la capitale, il a eu comme professeur Julien Graçq et comme copain Georges Perec. Beate, née en 1939 dans un foyer modeste, est berlinoise, fille d'un ancien soldat de la Wehrmacht. Propulsés militants par une capacité commune à mêler l'action à l'indignation, ces « *chevaliers de la bonne mémoire* », comme les nomme le philosophe Vladimir Jankélévitch, ont pour fait d'armes inaugural la gifle que Beate donne à ce même Kiesinger au beau milieu d'un congrès de la CDU à Berlin. Leur prochain coup d'éclat sera l'enlèvement manqué, en 1971, de l'ancien chef de la Gestapo à Paris, Kurt Lischka, qui coule des jours tranquilles à Cologne...

L'engagement « laisse toujours une brèche par où l'on contemple, légèrement fasciné, sa propre aventure », avoue Beate

Mais Beate – car, à cette époque, c'est elle l'héroïne – dénonce aussi l'antisémitisme qui sévit à l'Est, s'enchaînant en 1970 à un arbre à Varsovie pour distribuer des tracts, réitérant l'opération un an plus tard à Prague, aveugle aux dangers. Durant toutes ces années, à l'Ouest comme à l'Est, les Klarsfeld collectionneront les mandats d'arrêt, les expulsions, les nuits au commissariat ou en prison, « *sinistre et monotone rituel* ». Braver les lois, c'est à ce prix qu'est la justice, tandis qu'une audace acharnée est le secret de la victoire.

Au fil de leur récit croisé, il apparaît que Beate agit « *au nom des Alle-*

mands » pour prouver au monde la conscience et la volonté démocratique de ses concitoyens, Serge « *au nom des juifs* ». Il se nomme lui-même « *chasseur d'âmes juives disparues* » plutôt que « *chasseur de nazis* », titre dont on l'affuble. L'obsession de la mémoire le pousse à passer le barreau pour préparer les procès, à rassembler des documents sur les déportations – il signera le monumental *Vichy-Auschwitz* (Fayard, 1983-1985) –, à fonder, en 1979, l'association des Fils et filles des déportés juifs de France. Dans les années 1980, l'obstination du couple se voit récompensée par l'arrestation de Klaus Barbie, ancien chef de la Gestapo à Lyon, enfin expulsé de Bolivie, puis par son procès. S'enclenche, en parallèle aux traques des nazis allemands, un nouveau tournant, celui des offensives contre des personnalités de Vichy (Bousquet, Leguay, Touvier et Papon) – une partie de leur histoire mieux connue. Mais rien ne s'arrête jamais : « *militier encore et jusqu'à la fin* », notamment aujourd'hui contre Dieudonné.

On leur a reproché leur goût de la gloire et du scandale. Le livre regorge de scènes spectaculaires – une fabuleuse intuition de Beate qui retient cela de la fréquentation des cercles militants allemands : pour faire exister une cause, la force morale doit rencontrer une dimension sensationnelle. Du grand art de militant, vingt ans avant l'inventivité d'Act Up. Néanmoins, sous leur plume, se déroule une vie de dossiers et d'archives autant que d'exploits, aussi excitante qu'elle est parfois austère et répétitive.

L'engagement « *laisse toujours une brèche par où l'on contemple, légèrement fasciné, sa propre aventure* », avoue Beate. C'est bien l'impression qui émane des *Mémoires* : leur vie est une aventure tendue entre le passé et l'avenir. Qu'on est heureux de partager. ■

► LIRE LES BONNES FEUILLES DES « MÉMOIRES » EN PAGE 2

PRIÈRE D'INSÉRER
JEAN BIRNBAUM

La France, leur chagrin d'amour

Dans les *Mémoires* de Beate et Serge Klarsfeld, dont nous publions les bonnes feuilles, il y a une scène fondatrice, qui donne le coup d'envoi à la relation passionnée que ce couple de justiciers a toujours entretenue avec la France. Une nuit d'octobre 1943, les hommes de la Gestapo font irruption dans un immeuble niçois. Ils cognent aux portes des familles juives. Caché au fond d'un placard, Serge, 8 ans, perçoit la panique de ses voisins, celle de la jeune Yvonne et de sa petite sœur Marguerite. Il entend aussi l'appel de leur père : « *Police française, au secours ! Nous sommes français ! Sauvez-nous !* » Sept décennies plus tard, évoquant cette scène, Serge Klarsfeld en tire une conclusion paradoxale : « *C'est une des chances de ma vie que ce cri de désespoir* », note-t-il. Une chance que les hommes venus arrêter ses voisins, puis sa propre famille, n'aient pas porté l'uniforme français. « *Oui, j'ai été en quelque sorte un privilégié de ne pas avoir souffert, comme tant d'autres enfants juifs, de cette blessure à la France* », résume-t-il.

Et de fait : à la France, Serge Klarsfeld aura moins adressé un réquisitoire qu'une protestation d'amour. Bien sûr, avec sa femme Beate, il s'est battu pour que justice soit faite, et que la mémoire vive. Mais il a refusé d'assimiler la République à Vichy, et les Français aux collabos. Au contraire, il n'a jamais cessé de souligner que, si les trois quarts des Français juifs ont pu échapper au programme d'extermination qui les visait, c'est grâce à l'aide de leurs concitoyens. Les forces de Vichy ont pleinement participé à l'entreprise génocidaire, c'est incontestable ; reste qu'« *il y eut en France un grand mouvement de solidarité, notamment vis-à-vis des enfants* », souligne Klarsfeld dans le livre.

« *Il est dur de regarder s'avilir sous ses yeux ce qu'on est né pour aimer* », disait l'écrivain Georges Bernanos (1888-1948), bien placé pour savoir combien le racisme et l'antisémitisme défiguraient son pays. Comme beaucoup de femmes et d'hommes qui, aujourd'hui comme hier, ont fait de la France le nom de leur espérance, les Klarsfeld sont nés pour aimer ce pays. Ils n'ont pas fini de lui adresser leur cri d'amour. ■

Serge Klarsfeld a enfin eu le temps d'écrire son parcours, celui d'un militant qui, en compagnie de son épouse, Beate, aura été plusieurs

décennies durant l'acteur principal de la mémoire du judéocide perpétré en France sous l'Occupation. Il fut le premier, en 1978, à établir, convoi par convoi, la liste des 75 721 juifs déportés de France. Ce travail, qui revenait à l'administration française, c'est lui qui le réalisa avec l'association Fils et filles de déportés juifs de France qu'il a créée. Cette liste servira d'outil essentiel aux fonctionnaires du ministère des Anciens Combattants... Elle sera complétée en 1993 par la somme archivistique la plus complète de ce martyre, *le Calendrier de la persécution des juifs en France, 1940-1944*. C'est lui aussi qui a retrouvé dans les archives les pièces essentielles de la collaboration antijuive de Vichy et les a publiées en 1983 dans *Vichy-Auschwitz. Le rôle de Vichy dans la « solution finale » de la question juive en France* (Fayard), alors que l'université s'était déconsidérée en organisant en 1972 un colloque sur Vichy n'évoquant pas ce volet tragique du régime de Pétain. Ces centaines de documents attestant la collaboration policière française furent à l'origine de nombre de travaux historiques des années 80-90. Ils servirent aussi aux procédures judiciaires des procès Barbie, Touvier et Papon. C'est lui enfin qui fut le défenseur scrupuleux de la vérité historique contre les emballements du devoir de mémoire à la fin des années 90, s'opposant notamment aux propos et revendications fantaisistes de justiciers de la vingt-quatrième heure. Serge et Beate Klarsfeld, eux, avaient commencé dans la solitude, dès les années 60. Ce livre met en perspective l'impeccable logique mémorielle de leur action militante : faire traduire en justice, par ordre décroissant de responsabilité, des symboles de l'action antijuive sur le sol français : d'abord des chefs nazis reconvertis en Allemagne (Lischka, Hagen et Heinrichsohn, jugés en 1979), puis un cadre régional nazi exilé en Bolivie qu'ils ont contribué à faire extradier (Barbie, jugé en 1987), un chef milicien (Touvier, jugé en 1992) et, à défaut de Bousquet, assassiné en 1993, un haut fonctionnaire français (Papon, jugé en 1998). Nous publions des extraits portant sur la période la moins connue de cette action, dans *l'Allemagne des années 60-70*. ■ ÉRIC CONAN

Le Combat d'une vie, de Serge Klarsfeld, éditions Libro.

Marianne

27 février
au 5 mars 2015

Le Livre

par François Busnel/



L'EXPRESS

JUSTICE ET VÉRITÉ

C'est un document pour l'Histoire. Une pièce capitale dans le dossier brûlant de la construction d'une mémoire. L'autobiographie de Beate et Serge Klarsfeld éclaire d'une lueur vive soixante-dix ans d'Histoire, loin des clichés auxquels on a voulu résumer la traque des criminels nazis.

Rien ne prédestinait Beate Künzel, née un mois après l'entrée de Hitler dans Prague, à devenir la justicière qu'elle est aujourd'hui. Ses parents font partie des Allemands qui portèrent Hitler au pouvoir en 1933, son parrain était un haut fonctionnaire nazi. En revanche, du jour où elle rencontre Serge Klarsfeld sur un quai de métro parisien, tout semble prédestiner le jeune couple à se lancer dans cette aventure inouïe : nous sommes le 11 mai 1960. Les amoureux ne le savent pas encore mais, ce jour-là, Adolf Eichmann, l'un des responsables de la « solution finale », est enlevé à Buenos Aires par un commando israélien. Le cas Eichmann est isolé et les Klarsfeld rappellent que la légende de commandos de justiciers enlevant les nazis apeurés au fin fond de la pampa a été largement véhiculée par Hollywood. La réalité est toute autre. Et c'est ce que racontent les Klarsfeld dans ce livre passionnant de bout en bout. D'abord, le voyage à Auschwitz,

où le père de Serge, Arno, périt pour avoir répondu aux coups d'un kapo. Ensuite, le licenciement de Beate parce que son engagement antinazi (Serge

Jamais la vengeance ne fut le moteur de l'action des Klarsfeld

lui avait ouvert les yeux sur la réalité de la guerre) inquiétait – à juste titre – les autorités. Ce fut le déclic. Comment se forge-t-on un destin de justicier ? Le livre y répond en partie, revenant sur la gifle administrée en public au chancelier Kiesinger, sur la traque et les procès de Lischka, de Hagen, de Barbie, mais aussi du sinistre Dr Mengele ou de Walter Rauff. Sans oublier les collaborateurs Bousquet, Papon, Touvier, Leguay... Jamais la vengeance ne fut le moteur de l'action des Klarsfeld. Dans une page magnifique que tous les professeurs d'histoire devraient faire lire à leurs élèves, ils expliquent le sens démocratique de leur démarche : réconcilier justice et vérité. Il est vrai que ces deux mots, si les hommes n'acceptent pas de se dépasser au prix de quelques sacrifices, font rarement bon ménage. ●

Mémoires, par Beate et Serge Klarsfeld.

Fayard-Flammarion, 688 p., 26 €.

Carton plein pour les Klarsfeld à la Place des Vosges

Mercredi 29 avril, Beate et Serge Klarsfeld ont présenté à la synagogue Charles Liché, pour la première fois en public, leur ouvrage « Mémoires », en tête des ventes dans toutes les librairies.

Face à une salle archi comble composée de fidèles, de Fils et Filles, de responsables parmi lesquels le président Patrick Chlewicki, le rabbin Gabriel Fahri, Evelyne Gougenheim de l'ACIP, Milo Adoner de l'UDA, Annette Zaidman, Régine Lippe des FFDJF, Jo Tolédano, directeur de l'AIU, ainsi que Clément et Martine Weill-Raynal et le Pr Tobie Nathan accompagné de Nathalie Zajde, Serge Klarsfeld évoqua le souvenir des militants disparus, dont Henri Golub, Gilbert et Charlotte Ermann, et Simon Guerchon, puis il rendit hommage à l'abnégation des « Fils et Filles » présents, avant de revenir sur les étapes marquantes de son combat avec Beate, honoré par les plus hautes instances de la République.

Après cette rétrospective historique et l'exposé de son époux sur

l'actualité, Beate parla de sa lutte contre le nazisme et l'antisémitisme, et raconta non sans humour de qu'elle façon elle rencontra Serge sur le quai du métro de la Porte Saint-Cloud en 1960, ce qui déclencha une salve d'applaudissements. A sa suite, le grand rabbin Olivier Kaufmann déclara, lui, combien la leçon dispensée en son temps par Serge Klarsfeld aux enfants du Talmud-Torah les avait sensibilisés. Puis après un vibrant hommage rendu au couple, et à leurs compagnons issus des FFDJF, le grand rabbin affirma que leur combat « avait été mené au nom de l'humanité tout entière sous le signe du courage et de la fidélité ». La parole fut ensuite donnée à la salle, d'où se firent entendre des témoignages de reconnaissance et nombre de questions sur, entre autres, « la réprobation d'Israël et la Mémoire de la Shoah », ainsi que sur le « devenir de l'Association des FFDJF » pour lequel Serge répondit « que cette dernière cesserait d'elle-même, et que son capital Mémoire serait légué à tout le monde ». Cette soirée exceptionnelle préparée par Georges Wojakovski se termina par la signature des auteurs de quelque cent cinquante exemplaires... ●

C.B.



International

Procès d'Oskar Gröning : il était le comptable d'Auschwitz

Oskar Gröning récoltait l'argent des victimes de la Shoah dans le camp d'extermination. Il comparait depuis hier en Allemagne pour « complicité de... »

Serge Klarsfeld : «La volonté de juger»

Publié le 22/04/2015 à 07:51

International

Ce procès va être suivi avec beaucoup d'attention par Serge et Beate Klarsfeld. Ces deux-là ont passé la majeure partie de leur vie à «chasser» les criminels de guerre nazis. Ils viennent d'ailleurs de publier leurs «Mémoires» aux éditions Fayard-Flammarion. Et pour eux, le fait que ce procès puisse avoir lieu est important, au-delà de la personnalité même d'Oskar Gröning.

Pour Serge Klarsfeld, la tenue de ce procès, c'est important parce que cela démontre surtout la volonté de l'Allemagne de juger le crime nazi aussi longtemps que les criminels vivront. Et pour parvenir à ce résultat, la justice allemande a suivi la volonté de la société allemande en étendant la notion de culpabilité. Il ne faut pas oublier qu'Oskar Gröning avait bénéficié d'un non-lieu il y a 30 ans...

Pour cet infatigable mainteneur de la mémoire, Gröning est jugé parce qu'on considère «qu'il faisait partie d'un organisme criminel et qu'il était conscient que cet organisme était criminel. Il participait donc au bon fonctionnement de cet organisme même s'il n'a jamais levé la main sur un prisonnier. Il y a 30 ans, pour être jugé, il fallait avoir eu un pouvoir décisionnaire sur la vie des gens ou il fallait avoir rempli une tâche directement considérée comme criminelle. Lui était comptable. À l'époque, l'Allemagne considérait qu'un comptable comme un menuisier ou un cuisinier n'avait pas de responsabilité. Cela démontre que l'Allemagne a changé de vision sur la Shoah.»

En 2015, Oskar Gröning, âgé de 93 ans ne risque pas une longue peine de prison. Pour Serge Klarsfeld, ce n'est pas tant «pour le symbole du jugement que pour celui de la volonté allemande de punir le crime nazi. Il y a 50 ans, la société allemande était peuplée de gens qui avaient vécu sous le Troisième Reich et ils ne voulaient pas de ces procès. Aujourd'hui, les nouvelles générations le veulent. Cela démontre l'amélioration de la société allemande. Seul problème, les criminels qui décidaient des massacres sont morts. Il n'y a plus de témoins, non plus. Quant aux preuves documentaires, elles sont rares.»

Le procès d'Oskar Gröning n'aura pas donc pour but principal de punir cet élément d'un rouage. En revanche, il aura toute son utilité dans la préservation de la mémoire collective. «Le témoignage de quelqu'un qui va authentifier les crimes. Il a dit qu'il avait vu les chambres à gaz, qu'il avait vu comment les bébés étaient tués, etc. C'est important d'avoir cette reconnaissance de la part de quelqu'un qui était du côté des



LE JOURNAL DU CENTRE JEUDI 12 MARS 2015

MÉMOIRE ■ Entretien avec Serge Klarsfeld, avocat, historien, militant de la connaissance de la Shoah

« Expliquer demande un gros effort »

Avocat, écrivain, historien, Serge Klarsfeld a consacré, avec son épouse Beate, avec une grande partie de sa vie à retrouver d'anciens criminels nazis. Il est également un inlassable militant de la connaissance de la Shoah.

Denis Chaumereuil

Dans le cadre de leur travail sur la Shoah, des jeunes Nivernais du PAC des Ouches sont notamment acteurs du Festival des Droits Humains. Hier, ils ont réalisé un direct, sur la radio Bac FM, avec Serge Klarsfeld. Avant que ce dernier nous accorde un entretien.

■ **Quel message faites-vous passer auprès de la jeunesse sur la Shoah ?** Il est simple. C'est faire comprendre que deux tiers des juifs d'Europe ont été anéantis. Ce génocide a également touché l'Afrique, notamment la Libye et la Tunisie. Il ne faut pas oublier non plus que les nazis avaient déjà planifié l'extermination des juifs de Palestine. C'est un génocide exceptionnel dans l'Histoire et nous devons en tenir compte.

■ **Comment expliquez-vous que 70 ans après la libération des camps de concentration, les juifs soient toujours persécutés ?** Il y a des groupes hostiles, car l'extrême droite n'a pas disparu. Elle est toujours là, à des degrés divers selon les pays



SERGE KLARSFELD. « Changer les mentalités prendra du temps. » PHOTO FAMILLE KLARSFELD

d'Europe où elle est implantée.

■ **Que faut-il faire contre cette situation ?** Nous sommes dans une période qui suit une grande période de prospérité. La situation économique est difficile aujourd'hui. Elle fait monter cette extrême droite, qui est antisémite. Les juifs ont peur. Nous savons qu'il y a actuellement un terrorisme fondamentaliste et fanatisé musulman. Il y a des milliers de

musulmans en France, mais il est difficile de savoir quelle en est la proportion qui adhère à ce sentiment anti-juif. Ce qu'il faudrait, c'est une prospérité merveilleuse, une éducation formidable et 0 % de chômage.

■ **Vous parlez d'éducation. Le milieu scolaire a un rôle important sur ce plan.** Il est difficile de faire passer la notion de respect, de dignité humaine, de respect des différences entre les

groupes humains. Par exemple, les valeurs républicaines ont été bien diffusées après la guerre de 1914, dans le sens d'un nationalisme plus fort. Les instituteurs mettaient leurs enfants au pas, tout en les préparant à la guerre. Aujourd'hui, enseigner cette affabilité dans les rapports humains n'est pas facile, d'autant que nous sommes dans un pays où l'homogénéité de population n'est plus ce

qu'elle était dans les années 1930 par exemple. Expliquer demande un gros effort d'éducation. Peut-être faut-il aussi transformer les programmes d'enseignement. Avant-guerre, on enseignait les valeurs républicaines et cela avait un effet.

■ **Cela sous-entend de changer les mentalités ?** Oui, mais cela prend un temps considérable. Il faut former des noyaux pour le faire. De nombreux enseignants vont au mémorial de la Shoah, mais ils reçoivent également le refus d'élèves lorsque ces sujets sont abordés. Des jeunes qui ont des préjugés, comme certains élèves musulmans en ont à l'égard des juifs qu'ils considèrent, par exemple, comme riches et solidaires. Le drame d'Ilan Halimi l'illustre (*). Il faut que les enfants entendent la voix de l'enseignant comme plus forte que celle des parents sur ces sujets.

■ **Des jeunes tombent dans le piège du fanatisme. C'est inquiétant.** Il y a une volonté de puissance du monde musulman. L'État Islamique repart sur les bases de la conquête. Une partie de cette jeunesse défavorisée dont je parlais s'attache à la parole des religieux fanatiques. Une partie de la population musulmane est fanatisée, surtout à l'encontre des juifs.

REPÈRES

Bio express. Serge Klarsfeld, fils d'un déporté à Auschwitz-Birkenau, est né le 17 septembre 1935 à Bucarest, en Roumanie. Il est écrivain, historien et avocat de la cause des déportés juifs en France. Il a consacré une grande partie de sa vie à retrouver d'anciens criminels nazis.

Engagement. Il a créé, en 1979, l'association Filles et filles de déportés juifs de France (FFDJF). Son but : défendre la cause des descendants de déportés. En 1978, il publie *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France*, rédigé à partir de la liste des 76.000 déportés, classés par convois. Dans *Le Mémorial des enfants*, il s'est attaché à retrouver les photos et l'identité des 11.000 enfants envoyés vers la mort. ■

■ **Face à cela, certaines familles juives ont quitté la France ou envisagent de le faire.** On peut les comprendre. Et puis, cela a toujours été une réponse par rapport au mal-être. N'oubliez pas, notamment, les juifs allemands qui sont partis aux États-Unis. ■

(*) En janvier 2006, ce jeune homme a été enlevé, séquestré, puis sauvagement torturé par une bande, dans un immeuble HLM de Bagneux.

Soixante-dix visages posent donc ici, pour sortir de l'abstraction des chiffres abyssaux du génocide et montrer, une fois encore, que chacune de ces victimes avait une vie devant elle, des choses à apprendre et à nous apprendre. Très rares sont ceux de ces enfants qui sont revenus des camps de la mort. Plus d'un million et demi d'enfants de moins de quinze ans ont été assassinés durant la Shoah.

Ces photographies de soixante-dix enfants posant un livre à la main nous ont été transmises par Serge Klarsfeld. Depuis plus de cinquante ans, aux côtés de son épouse Beate, il mène un combat sans répit à la fois pour rendre aux victimes de la Shoah leur nom et leur identité, et pour traquer et faire juger les anciens criminels nazis.



Selon le Talmud, rappelle Delphine Horvilleur dans l'éditorial co-signé avec Francis Lentschner, « soixante-dix correspond à l'enchaînement de trois générations et la possibilité pour un homme de rester éveillé et de voir naître des enfants à ses enfants, c'est-à-dire de voir comment ceux qu'il a vu naître transmettent à leur tour. »

Mais quoi, quand la chaîne est rompue ? Quand la chaîne est rompue et que malgré tout, nous en sommes. **TENOU'A** publie, aidée par Serge Klarsfeld, les photographies de « soixante-dix enfants parmi une multitude », tous avec un livre à la main, « porteur d'un enseignement qu'ils n'ont pas eu le temps d'offrir au monde. »

ATELIER DE PENSÉE(S) JUIVES(S) תנועה

TENOVA

Hors-série Yom HaShoah

ISSN 0293-8812 - 9 €

2015



70 ans après

L'Allemagne décore Beate et Serge Klarsfeld de l'Ordre du Mérite

- / Berlin (Allemagne)
- - 13 mai 2015 19:54
- - AFP

L'Allemagne va décorer le couple franco-allemand Beate et Serge Klarsfeld de l'Ordre du Mérite, sa distinction suprême, pour leur traque des criminels nazis et leur lutte contre l'antisémitisme, a annoncé mercredi la présidence.

Le président allemand Joachim Gauck a déjà signé les décrets ordonnant cette récompense, a précisé la présidence à l'AFP, confirmant une information du quotidien local Kölner Stadt-Anzeiger.

Beate Klarsfeld, 76 ans, fille d'un ancien soldat de la Wehrmacht, a été rendue célèbre par la gifle qu'elle a publiquement assénée en 1968 au chancelier de l'époque, Kurt Georg Kiesinger, pour dénoncer son passé nazi.

Son mari Serge, 79 ans, Français né en Roumanie, rencontré à Paris en 1960 sur un quai de métro, a échappé à la Gestapo en 1943 mais a vu son père raflé sous ses yeux avant d'être déporté à Auschwitz-Birkenau.

Le couple a notamment traqué Kurt Lischka, ancien chef de la Gestapo à Paris vivant à Cologne en totale impunité, finalement condamné en 1980, puis le "boucher de Lyon" Klaus Barbie, réfugié en Bolivie et extradé en France en 1983 puis jugé.

Serge Klarsfeld, avocat et président de l'Association des fils et filles des déportés juifs de France, avait retrouvé le télex de Barbie ordonnant la déportation de 44 enfants d'Izieu, près de Lyon, pièce décisive parmi des millions d'archives.

Beate Klarsfeld s'était présentée en 2012 à l'élection présidentielle allemande, soutenue par le parti de gauche radicale Die Linke. Elle avait rassemblé 126 suffrages, contre 991 pour Joachim Gauck.

Beate et Serge Klarsfeld viennent de publier en France leurs "Mémoires". Elles paraîtront en octobre en Allemagne, avant les Etats-Unis à une date encore indéterminée.

Le Canard enchaîné
du 20 mai 2015

Soral bol !

Il s'est surpassé, Alain Soral, sur sa page « Facebook » (16/5), en commentant l'information selon laquelle les chasseurs de nazis Beate et Serge Klarsfeld ont été décorés, la semaine dernière en Allemagne, de la distinction suprême, l'ordre du Mérite. Il a écrit :

« Voilà ce qui arrive quand on ne finit pas le boulot ! »

Avec Soral, il reste encore du boulot pour Klarsfeld. On dirait qu'il y a encore quelques nazillons !

Enquête ouverte après un message posté par Alain Soral sur les époux Klarsfeld

Auszeichnung für Nazi-Jäger

Gauck ehrt Beate und Serge Klarsfeld mit Bundesverdienstkreuz

2012 war sie die Präsidentschaftskandidatin der Linken, nun bekommt Beate Klarsfeld mit ihrem Mann Serge von Bundespräsident Gauck das Bundesverdienstkreuz. Das Paar enttarnte eine Reihe untergetauchter NS-Verbrecher. Beate Klarsfeld wurde berühmt, als sie 1968 Kanzler Kiesinger ohrfeigte.

Es ist die wohl berühmteste Ohrfeige der deutschen Geschichte: Am 7. November 1968 erklimmt Beate Klarsfeld das Podium des CDU-Parteitages in der Berliner Kongresshalle, ohrfeigt Bundeskanzler Georg Kiesinger und ruft: „Nazi, Nazi, Nazi“. Nun bekommt sie mit das Bundesverdienstkreuz.



Musée
d'art et d'histoire
du Judaïsme



Le 12 mai, l'auditorium du musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme faisait salle comble pour la présentation par les Klarsfeld de leurs Mémoires ; soirée présentée par Julie Clarini, journaliste au Monde.

L'auditorium du Mémorial de la Shoah était également rempli lors du débat le 21 mai entre Claude Lanzmann et Serge Klarsfeld ; débat arbitré par Serge Moati.



Jacky Fredj, Claude Lanzmann, Serge Klarsfeld et Serge Moati



© Alain Azria

Notre cher ami, Christian de Monbrison, a tenu à ce qu'une plaque honore la mémoire d'un couple exceptionnel. La cérémonie a eu lieu à Neuilly, le 7 mai avec la participation du Maire de Neuilly, Christophe Fromentin.

**Cérémonie de dévoilement de la plaque, le 7 mai 2015
au 8 bis boulevard Richard Wallace à Neuilly, en hommage à Armand Dampierre
et son épouse, Colette Cahen d'Anvers**

**Allocution
de M. Christian de Monbrison**

Mesdames, messieurs, mes chers concitoyens, il y a quelques instants, nous venons de dévoiler la plaque apposée sur cet immeuble en hommage et mémoire du comte Armand de Dampierre et de sa jeune épouse Colette Cahen d'Anvers, tous deux parmi les premiers jeunes de la Résistance à Paris en 1940, arrêtés ici à leur domicile à l'aube, par la Gestapo, ce 19 décembre 1941.

Arraché brutalement à la liberté, ce couple laissait derrière lui, leur enfant, Charlotte, âgée de 5 ans, qui ne reverrait plus son père déporté, assassiné, et seulement plus de 4 ans après, sa mère. Colette, avec son frère Gilbert, reçut enfant, adolescente, de ses parents, de son oncle Robert - mon grand-père - de ses oncles et tantes de Camondo, de Forceville, de Denfert-Rochereau et Townsend de Londres, une éducation complète, ouverte à l'histoire, la littérature, les arts, la musique, la danse, les sports et les langues étrangères.

Elle acquit très jeune, le sens de la responsabilité de citoyenne, en participant dès la déclaration de guerre en 1939, à l'action sanitaire sur le Front. Après avoir conduit des ambulances tout le long de la ligne Maginot, elle participe comme membre de la Force Aérienne de la Croix Rouge en qualité d'infirmière pilote secouriste à l'évacuation des femmes et des enfants de la Belgique. Ayant rencontré un des premiers Résistants en liaison avec le service secret Britannique, le SOE, elle et son mari Armand entrent dans le réseau CART qui, d'une poignée d'hommes et de femmes au départ, passe à plus de 300 membres déployés sur la côte bretonne et à Paris, avec plusieurs émetteurs. Ils organisent les premiers parachutages et passages vers l'Angleterre, se spécialisant dans l'information sur la localisation des aéroports, les mouvements de troupes et les usines passées aux mains de l'industrie Allemande.

Se sentant de plus en plus en danger, Armand et Colette avaient décidé de quitter Paris avec leur fillette pour rejoindre en zone libre son grand-père Charles Cahen d'Anvers, réfugié au châ-

teau de Lias dans le Gers. Une de leurs meilleures amies ayant insisté pour qu'ils passent les fêtes de Noël 1941 avec elle à Paris, ils acceptèrent et reculèrent la date de leur départ. Leur sort était jeté : le destin les attendait.

Le 19 décembre à l'aube, la Gestapo à leur porte ! Juste le temps pour Colette de confier le revolver de son mari à la bonne qui, courageusement, est sortie en passant le barrage de la Gestapo, disant sortie promener au bois le chien en laisse et qui, ayant jeté le revolver dans un buisson, est revenue apporter son aide... Quand on sait ce que cela signifiait d'être pris avec une arme cachée... Quel bel acte anonyme parmi tant d'autres, de simples citoyens en temps de guerre.

C'est alors pour le couple, la séparation définitive et le début d'un supplice monstrueux de plus de deux ans pour Armand, de Fresnes à Compiègne, Buchenwald et Dora d'où il décédera dans le train avant Lublin.

Pour Colette, c'est aussitôt la prison de la Santé. Deux années d'interminables interrogatoires, tortures, privations, cachots au secret, avec deux simulacres d'exécution devant le Mur de la Santé pour obtenir les noms de son réseau. Jamais, elle ne trahira.

Puis, c'est Fresnes et de là, Drancy. Drancy, où elle apprend que sont passés avant elle... et pour partir vers Pitchipoy :

- Par le convoi 62, parti le 20 novembre 1943 : sa chère cousine Béatrice de Camondo, son mari Léon Reinach (50 ans), leurs enfants Bertrand (20 ans) et Fanny (23 ans).

- Par le convoi 70, parti le 27 mars 1944 : sa chère Elisabeth Cahen d'Anvers, infirme de 70 ans. Et bien d'autres amis de la famille et de son enfance.

Aussi, lorsqu'il est demandé des volontaires pour sortir de l'ignominie de Drancy et aller dans un autre camp qui ne saurait qu'être meilleur, se présente-t-elle aussitôt avec ses amies ; et c'est le camp de Léviton à Paris, sous le commandement du colonel Prussien, le baron Von Berg qui, peu de mois après, va nommer Colette, chef de camp. Elle y organise la Résistance, le sabotage

de tout ce qui est verrerie et porcelaine d'art pour les musées du Reich, et développe un élevage de mites pour détériorer tous les envois de tissus en Allemagne. Des radios clandestines récupérées, tiennent Colette parfaitement informée des positions de l'armée américaine, alors proche de Paris.

Aussi, lorsqu'elle reçoit de Von Berg, l'ordre de préparer les détenus à l'évacuation rapide du camp Léviton, s'arrange-t-elle avec ses fidèles amies de la Résistance pour prendre le dernier bus. Elle se tient avec ceux qui le peuvent sur la passerelle où sont entassées les malles. Un soldat armé garde la passerelle, un autre est assis à l'avant à côté du chauffeur. Ils sont 47 détenus dans l'autobus, le dernier pour Bobigny, destination finale : Auschwitz...

Il est six heures du matin, heure d'ouverture du métro, et nous sommes le 12 août 1944. Demain, le 13 août, c'est la grève générale décrétée par la Résistance. C'est donc la dernière chance ! À l'approche d'une bouche de métro, un ami tente sa chance et appuie sur le bouton d'arrêt d'autobus. Miracle ! D'instinct, le chauffeur stoppe aussitôt. Et c'est la bousculade...

Colette, sa force décuplée, saisit une lourde malle et la lance sur le soldat de garde qui bascule assomé, sur la voie. Colette se précipite au secours d'un ami blessé à la jambe, tandis que 17 autres parviennent à s'échapper avant que le bus ne reparte vers sa destination funeste. À trois, ils parviennent à sauter dans le premier métro et gagner le domicile d'amis, où Colette restera cachée jusqu'à la Libération et retrouvera sa mère.

Puis, ce sont les retrouvailles dans le Gers de sa fille et de son père après quatre années d'angoisses. Mais Colette sent qu'elle n'a pas assez

donné pour la France, toujours en guerre et l'ennemi toujours à vaincre. Aussitôt, elle s'engage en qualité de chauffeur-interprète dans la première armée française, dans une unité qui devait aller en Allemagne, rassembler, soigner et rapatrier les prisonniers déportés Français. c'est à cette occasion, qu'elle rencontre Lloyd Moore qu'elle épousera en juin 1946. Ils sont allés vivre au Canada où ils ont eu une fille, Heather, en juillet 1947. Colette est morte dans les bras de son frère Gilbert qu'elle aimait tendrement, en dansant lors d'une fête à Paris.

Colette ? Une vie de femme exemplaire ! Epouse et mère héroïque, qui, avec son mari, fut prête dès les premiers jours de la guerre à donner sa vie pour la France, pour la Liberté.

Et quelles que furent les épreuves, les souffrances, a toujours tenu, a toujours eu confiance, a toujours fait face, n'a jamais trahi. Ils ne furent qu'une poignée d'hommes et de femmes autour du Général de Gaulle, une poignée de Français, tous très jeunes à Bir Hakeim, alors qu'ils furent des milliers de Français à Paris pour applaudir Pétain, avant d'être quatre mois plus tard, des milliers à applaudir les chars de la 2^e DB de de Gaulle et de la Liberté.

Oui, mesdames et messieurs, ils ne furent qu'une poignée d'hommes et de femmes de France, des Français et des Françaises de toutes origines, Polonaise, Tchèque, Hongroise, Roumaine, Italienne, Espagnole, Belge et même Allemande auxquels nous devons notre liberté d'aujourd'hui, cette liberté de la victoire que nous fêterons demain.

Cette poignée d'hommes et de femmes à l'image de ce couple héroïque dont nous honorons la mémoire aujourd'hui, afin que demain nos jeunes s'en inspirent, qui eux, à leur tour, sauveront la France et la Liberté !

Le 8 mai 2015, a été dévoilée une plaque commémorative à Juigné-sur-Sarthe, en hommage à la tante de Colette Cahen d'Anvers.

**En mémoire
D'ELISABETH CAHEN D'ANVERS
1874-1944**

**Issue d'une famille de banquiers israélites parisiens
Réfugiée à Juigné-sur-Sarthe au clôtéau de Maupertuis
Bien que convertie au catholicisme à l'âge de 20 ans
Elle est arrêtée par les Allemands le 26 janvier 1944**

**Elle décède lors de son transfert entre Drancy et le camp d'extermination d'Auschwitz
Le 15 avril 1944**



HOMMAGE

Ces enfants, que l'on voit, sur cette photo extraite du « *Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France* » de Serge Klarsfeld, s'appelaient Irène et Bernard Garfunkel, et étaient nés respectivement le 19 mars 1936, et le 24 septembre 1930. Ils vivaient au Perray, dans les Yvelines. Tous deux furent déportés à Auschwitz avec leurs parents, originaires de Riga, le 7 octobre 1943, par le convoi 60. Seul le père, médecin au Perray est revenu de déportation, mais a mis fin à ses jours en 1946.



HÉLÈNE MONCARZ

HOMMAGE

Ces deux sœurs, que l'on voit sur cette photo, extraite du « *Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France* » de Serge Klarsfeld, s'appelaient Hélène et Suzanne Moncarz, et étaient nées respectivement le 6 mai 1936, et le 22 novembre 1932 à Paris. Toutes deux furent déportées à Auschwitz, avec leurs deux frères, et leur petite sœur, le 19 février 1944, par le convoi 68. C.B.



CHARLES EIBOUSCHITZ

HOMMAGE

Ce petit garçon, que l'on voit avec son grand frère, sur cette photo extraite du « *Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France* » de Serge Klarsfeld, s'appelait Charles Eibouschitz, et était né le 29 avril 1937 à Paris. Son frère Albert était né le 18 septembre 1934 à Paris. Le père fut déporté par le convoi n°4. La mère et ses deux fils furent victimes de la rafle du Vel d'Hiv. La mère fut déportée par le convoi 16, Albert par le convoi 22 et Charles par le convoi 23, les 21 et 24 août 1942. C.B.



MADELEINE PIOTRKOWSKI

HOMMAGE

Ce bébé, que l'on voit dans les bras de sa mère, sur cette photo, extraite du « *Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France* » de Serge Klarsfeld, s'appelait Madeleine Piotrkowski, et était née le 23 avril 1942 à Lens, où elle vivait avec ses parents. Tous les trois furent déportés à Auschwitz le 15 septembre 1942, par le convoi 84.

C.B.



ALAIN BERR

HOMMAGE

Ce superbe petit garçon, que l'on voit sur cette photo extraite du « *Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France* » de Serge Klarsfeld, s'appelait Alain Berr, et était né le 27 mai 1942 à Nancy. Le 13 avril 1944, il fut déporté à Auschwitz avec sa mère et son père par le convoi 71. Dans ce même convoi se trouvait Ginette Kolinka, son père, son frère et son neveu Georges Marcou. (Voir article sur la même page) C.B.



HOMMAGE

Cette petite fille, que l'on voit sur cette photo, extraite du « *Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France* » de Serge Klarsfeld, s'appelait Myriam Piper, et était née le 24 mars 1937 à Paris. Elle habitait rue de Rochechouart dans le 9^{ème} arrondissement.

Myriam fut déportée à Auschwitz avec sa mère le 19 août 1942 par le convoi 21. Toutes les deux furent directement conduites à la chambre à gaz à leur arrivée. C.B.



Cette annonce s'adresse surtout à ceux qui ont vécu avant et pendant la guerre à proximité du passage Ramey dans le 18^e arrondissement de Paris. Se souviennent-ils de cette jeune femme de 33 ans Germaine Bondar qui habitait 11 passage Ramey avec sa mère Berthe, et son fils de 7 ans Henri. Germaine, arrivée à Drancy le 7 septembre 1942, a été déportée le 9 septembre 1942 par le convoi n° 30. Henri et sa grand-mère ont été arrêtés à leur tour lors de l'une des grandes rafles à Paris, le 4 février 1944, et ont été déportés par le convoi n° 68 du 10 février 1944.

Si cette photo et ces renseignements évoquent ou réveillent en vous un souvenir : prévenir Serge ou Beate Klarsfeld : Tel. 01 45 61 18 78 ou au 01 45 62 41 71 ou par fax : 01 45 63 95 58 ou par mail : Klarsfeld.ffdjf@wanadoo.fr

Le 8 mai, Alex Halaunbrenner était notre porte-drapeau à l'Arc de Triomphe, où le Président de la République a tenu à lui parler longuement. Le lendemain il était à Berlin avec Beate Klarsfeld au monument en hommage à l'Armée Rouge. Le 10 mai, comme chaque année, Beate prononce un discours pour rappeler l'autodafé du 10 mai 1933.





BEATE KLARSFELD ET ALEX HALAUNBRENNER À BERLIN LE 10 MAI 2015



Le 11 juin Beate et Serge Klarsfeld seront à Prague à l'invitation du Musée Juif qui présente une grande exposition sur l'album d'Auschwitz. Lili Jacob, qui avait découvert l'album à sa libération à Dora en 1945, avait vendu au Musée la reproduction de l'album. Le Musée avait diffusé une grande partie de ces photos. En 1980 Serge Klarsfeld avait retrouvé Lili Jacob et avait obtenu pour Yad Vashem la donation de l'album original. La partie inédite de l'exposition porte essentiellement sur la période 1945 – 1946 quand Lili Jacob était de retour en Tchécoslovaquie et se préparait à quitter l'Europe pour les U.S.A. Serge Klarsfeld a fait venir à Paris fin 2014 Martin Jelinek, Commissaire de l'exposition, lui a confié toutes ses archives sur la recherche de l'album et lui a présenté Emmanuel Lulin. Ce dernier, alors âgé de 17 ans, avait été envoyé par les Klarsfeld en 1979 à Prague et au Musée d'Etat Juif, qui était sous le contrôle de la Police d'Etat il avait réussi à s'y infiltrer et à découvrir ce trésor photographique.

Le rabbin Daniel Farhi honoré par la République

Le mercredi 6 mai au Mémorial de la Shoah, le rabbin Daniel Farhi, Chevalier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre du Mérite, fondateur en 1977 du MJLF, président du CCJE a reçu des mains de Serge Klarsfeld, Grand-Officier de l'Ordre, les insignes d'Officier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur en présence des siens, du rabbin Gabriel Farhi, et du noyau des « Fils et Filles », ainsi que nombre de responsables dont les Grands Rabbins Gilles Bernheim, et Alain Goldmann, François Heilbronn, vice-président du Mémorial, Jean François Guthmann, président de l'OSE, Ariel Goldmann, président du FSJU, Philippe Allouche, de la FMS, Henri Hajdenberg, Beate Klarsfeld, Alain de Toledo des FJE, et Henri Batner de l'USJF.



Le Rabbin Daniel Farhi recevant les insignes d'Officier dans l'Ordre de la LH des mains de Serge Klarsfeld.

Déportation des Juifs de France à chacune des lectures introduites par le président des FFDJF, en prononçant le kadish final.

En réponse, le rabbin exprima sa « reconnaissance et son admiration pour l'œuvre du couple qui leur survivra bien au-delà de son parcours terrestre ». Puis, après être revenu sur « les années les plus noires de son existence et de sa carrière entre 2012 et 2014, où il fut l'objet d'accusations pestilentielles qui ont abouti à un non-lieu libérateur et définitif le 21 novembre 2014 », il remercia les amis présents, ainsi que son épouse et sa famille, pour leur soutien lors de cette épreuve. Enfin, après avoir confié « combien les 2 ou 3 heures qu'il passait lors de chaque Lecture au Mémorial étaient autant de parenthèses qui lui avaient permis de relativiser ce qu'il vivait par ailleurs », il convia Jacinta à chanter en yiddish et en judéo-espagnol, puis ce sont ses 2 petits-fils qui lui rendirent hommage avec tendresse. ●

DÉCORATION

Selon le protocole, Serge Klarsfeld évoqua le parcours du récipiendaire, né en 1941, dans une famille judéo-espagnole, ex-enfant caché, qui dès les années 1970 fit partie des premiers militants qui se battirent à ses côtés en Allemagne, afin de faire condamner les criminels nazis, y compris en payant de sa personne, puisque cela se solda par une arrestation et une incarcération.

Depuis ces procès historiques, Daniel Farhi (actif dans les dialogues interreligieux,

auteur de « au dernier survivant » et : « profession rabbin » chez Albin Michel), n'a jamais cessé de lutter en faveur des victimes avec la famille des « Fils et Filles », tout en menant une longue carrière rabbinique. On lui doit ainsi d'être l'initiateur en 1990 avec Serge Klarsfeld et le MJLF de la Lecture durant 24 heures des Noms des Déportés Juifs de France lors du Yom Hasoah. En outre, le rabbin Daniel Farhi participa lors des soixantième et soixante-dixième anniversaires de la

PAR CLAUDE
BOCHURBERG



Daniel Farhi entouré par deux de ses petits-enfants.

Ci-dessous, trois amis très chers : Paule, debout, l'épouse de Daniel, Maurice et Régine Lippe



ALLOCUTION DE SERGE KLARSFELD À BEAUNE-LA-ROLANDE



Dépôt de la gerbe des FFDJF à Beaune-La-Rolande



Vue générale à Beaune-La-Rolande



Dépôt de la gerbe de la FMS à Pithiviers

Il n'y a plus ici, parmi nous, un seul déporté survivant passé par un des camps du Loiret et les plus jeunes des enfants internés à Beaune-la-Rolande ou à Pithiviers et qui n'ont pas été déportés sont aujourd'hui octogénaires ou bien près de l'être. C'est dire à quel point le passage du temps a modifié le caractère de cette cérémonie où nous avons connu les rescapés d'Auschwitz dans la force de l'âge et les orphelins de la déportation jeunes et vigoureux avec l'avenir devant eux. Aujourd'hui c'est plutôt le passé qui est derrière nous, un passé qui ne s'est pas trop mal passé puisque dans ces quelques décennies nous avons vu passer la justice sur les criminels nazis allemands qui avaient déporté les Juifs de France, Klaus Barbie, Kurt Lischka, Herbert Hagen, Ernst Heinrichsohn et sur leurs complices français au plus haut niveau, René Bousquet et Jean Leguay ou au niveau régional, Maurice Papon et Paul Touvier.

Nous avons vu également la vérité historique conquérir sa place officielle et le rôle criminel du régime de Vichy à l'encontre des Juifs être dénoncé non seulement pour nous-mêmes mais par les Présidents de la République, les Premiers Ministres et par les manuels scolaires d'histoire. Nous avons vu la publication de grands livres de référence sur le sort des Juifs en France écrits par des historiens professionnels avec la précision et la rigueur des ouvrages universitaires et peu à peu l'histoire des Juifs dans chaque département est en voie de construction.

Nous avons vu se multiplier par centaines sur le territoire national les plaques et stèles commémoratives en hommage aux enfants juifs et aux familles déportées.

Nous avons vu l'indemnisation des biens Juifs qui n'avaient pas encore été indemnisés, une pension versée à les orphelins de père ou de mère déportés de France, quelle que soit leur nationalité ou celle de leurs parents et ainsi que la création et le fonctionnement efficace d'une puissante Fondation pour la Mémoire de la Shoah active dans les domaines de l'Histoire, de la mémoire, de la solidarité, de la culture, de la pédagogie et de la publication de Témoignages de ceux qui ont traversé la Shoah.

Mais nous avons vu aussi récemment en France ce que l'on n'avait pas même vu en France sous l'occupation quand les enfants juifs étaient arrêtés sur notre sol mais mis à mort dans les lieux d'extermination en Pologne : nous avons vu à Toulouse des enfants tués de sang froid et à bout portant par un terroriste islamiste dans une école juive. Nous voyons aussi un parti d'extrême droite en route vers la conquête électorale et légale du pouvoir et dont l'idéologie, que ce soit celle affichée du père ou de la fille reste celle de l'extrême droite. Ceux qui veulent croire que le Front National relèvera la France et jugulera la menace du terrorisme islamiste sans attenter aux lois républicaines et sans détruire la mémoire de la Shoah telle qu'elle s'est déroulée en France, ceux là se trompent totalement.

Militons ensemble, que nous soyons du Centre droit ou du Centre gauche, pour continuer à vivre dans une République qui a certes des défauts, surtout en temps de crise, mais qui fait reposer au Panthéon les Justes, André Malraux, Aimé Césaire, Jean Zay, Pierre Brossolette, Germaine Tillon et Geneviève de Gaulle. Les cérémonies, comme celle à laquelle nous participons, mourront peut-être de vieillesse, mais elles risquent aussi d'être assassinées.



DÉPÔT DE LA GERBE DES FFDJF À PITHIVIERS



Au premier rang, à Beune-La-Rolande : le rabbin d'Orléans, le Sénateur Jean-Pierre Sueur, le Préfet régional, la Députée du Loiret Francine Christophe, le Maire de Beune-La-Rolande et le Président de l'UDA Raphaël Esrail.



Notre amie, Monique Nadanowska, nous représente dans l'Allier. Le 27 janvier dernier, une cérémonie s'est tenue devant la plaque que nous avons apposée il y a 23 ans, le 26 août 1992, sur l'Hôtel du Parc, siège du gouvernement de l'Etat Français et qui se trouve désormais sur une stèle devant l'Hôtel du Parc. Bientôt, à une date non encore fixée, Martin Hirsch, qui dirige l'Assistance Publique, dévoilera une plaque à la mémoire de Szajndla Nadanowska, mère de Joseph mari de Monique. Szajndla avait été arrêtée en juin 1942 et fit partie des premières femmes déportées le 22 juin 1942, par le convoi n°3. Elle laissait un petit garçon confiée à l'Assistance Publique, qui n'a jamais appris de l'Assistance Publique que sa mère était juive et qui est mort en croyant, comme l'Assistance Publique le lui avait confirmé, qu'elle l'avait abandonné. J'ai demandé à Martin Hirsh la pose d'une plaque ; il l'a accepté et ce sera au siège de l'Assistance Publique, ainsi qu'une étude qu'il vient de lancer sur des cas qui pourraient se révéler similaires à l'Assistance Publique de Paris.



Beaune-la-Rolande le 17 mai 2015 :
de droite à gauche : Gabrielle Balseiro, 93 ans, notre « championne » pour la découverte des photos d'enfants. Nous allons très prochainement publier ses mémoires d'institutrice dans la classe unique d'un village de Charente-Maritime au tout début des années soixante. Vous pouvez déjà les commander au 32 rue la Boétie-75008 Paris au prix de 10 euros (franco de port). Puis sur cette photo, Beate et nos chiens, et Monique Nadanowska et sa chienne.



A la mémoire de
Léon HALAUNBRENNER
14 ans, déporté de Lyon
à Auschwitz - Birkenau
le 17 décembre 1943.
Transféré à Mauthausen,
à Gusen et à Gröditz.
Assassiné le 17 avril 1945
à Koselitz

Monique et Alex Halaunbrenner
et Les Fils et Filles des Déportés
Juifs de France

**STÈLE DÉVOILÉE PAR LES FFDJF LE 6 JUIN 2015
SUR LE LIEU DU MASSACRE DE DÉPORTÉS À KOSELITZ (SAXE).**

Le 27 novembre 1944, 16 jeunes Juifs déportés de France ont été transférés d'Auschwitz-Birkenau dans le KZ Sachsenhausen et ont été assassinés ici en février 1945.

Am 27. November 1944 wurden 16 Jugendliche, aus Frankreich deportierte Juden, von Auschwitz-Birkenau in das KZ Sachsenhausen transportiert und hier im Februar 1945 ermordet.

Nous ne les oublions pas

Wir vergessen sie nicht

| | | | | |
|-----------|---------|--------|---|--------------|
| BENADON | Sam | 17 ans | - | Convoi n° 71 |
| BLASZKA | Léon | 16 ans | - | Convoi n° 68 |
| BLUMBERG | Serge | 14 ans | - | Convoi n° 77 |
| COHEN | Maurice | 14 ans | - | Convoi n° 74 |
| DREYFUS | Roland | 15 ans | - | Convoi n° 71 |
| GOLDSTEIN | Claude | 16 ans | - | Convoi n° 70 |
| IDZKOWSKI | Gérald | 17 ans | - | Convoi n° 77 |
| JACOB | Roger | 17 ans | - | Convoi n° 71 |
| KAHN | Léon | 16 ans | - | Convoi n° 78 |
| MARCOU | Georges | 15 ans | - | Convoi n° 71 |
| SEPHIHA | Albert | 17 ans | - | Convoi n° 71 |
| TABAK | Joseph | 14 ans | - | Convoi n° 77 |
| WEILL | José | 15 ans | - | Convoi n° 71 |
| WEILL | Marc | 16 ans | - | Convoi n° 71 |
| ZAJDNER | Bernard | 15 ans | - | Convoi n° 74 |
| ZAJDNER | Salomon | 15 ans | - | Convoi n° 74 |

Les Fils et Filles des Déportés Juifs de France - FFDJF - 2015
Die Söhne und Töchter der aus Frankreich deportierten Juden

**Plaque dévoilée par les FFDJF
le 5 juin 2015 au Camp de Sachsenhausen (Brandenburg).**

En 1995 j'ai reçu une lettre d'Andréas Weigelt, historien du Kommando (sous-camp) de Lieberose, dit « Liro » du grand camp de Sachsenhausen. Il me faisait savoir qu'une vingtaine de jeunes Juifs de France avait fait partie d'un transfert de 356 Juifs d'Auschwitz-Birkenau au camp de Sachsenhausen le 27 novembre 1944. De ce grand camp ils avaient été dirigés sur le sous-camp de Liro à Lieberose.

La liste de ces jeunes était très mal orthographiée ; elle avait été transmise par le cuisinier de Liro, Basso Vanny, qui avait aidé ces jeunes, puisque l'un d'entre eux, Marc Weill, lui avait remis trois dessins spécialement tracés pour le remercier. Grâce à l'ouverture des archives d'Etat russes, la direction du Camp-Mémorial de Sachsenhausen a établi et corrigé la liste des 356 et nous avons-nous-même apporté des corrections et précisions quant aux jeunes Français.

Dans le n° 113 de novembre 2011 de notre bulletin de liaison des FFDJF, je relatais cet épisode qui s'était achevé tragiquement puisque sur 19 jeunes, 16 furent assassinés, vraisemblablement le 2 février 1945, à Sachsenhausen, où ils auraient été transférés le 1^{er} février 1945 avec les malades du sous-camp.

Dans notre bulletin je publiais deux des trois dessins de Marc Weill et je donnais la liste des 16 assassinés et des trois survivants. Personne n'a réagi à cette liste.

Passant souvent pour aller à mon bureau par la rue Cambacérès, où vivait au n° 12 l'un de ces jeunes, Gérald Idzkowski, fils d'un avocat connu, déporté (n° 36) de même que le fut son épouse par un autre convoi (n° 3) et Gérald par un troisième (n° 77), chaque fois que je croisais l'immeuble où vivait la famille Idzkowski, je me demandais que faire pour fixer convenablement le mémoire de ces seize enfants. Beate a proposé une plaque sur un des murs de Sachsenhausen, puisque nous nous préparions au printemps 2015 d'aller ériger une stèle à Koselitz, là où fut assassiné le 17 avril 1945, à l'âge de 15 ans, Léon, le frère d'Alex Halaunbrenner, notre valeureux premier militant et porte-drapeau.

Nous avons décidé de publier également une brochure rappelant l'identité de ces enfants, dont nous pouvons également pour certains d'entre eux publier les photos grâce à notre « Mémorial des Enfants Juifs déportés de France » .

Un des trois survivants, Israel (Charles) Papiernik, 25 ans déporté le 28 juin 1942, a relaté dans son ouvrage « Une école du bâtiment à Auschwitz ; le 43222 raconte » (Ed. Caractères,1993) son parcours et le transfert d'Auschwitz à Sachsenhausen. Il évoque le transfert de 300 adolescents à Lieberose, leur retour à Sachsenhausen et leur nouveau départ à pied sans jamais de nouvelles de leur part. Il s'agit probablement d'un massacre total, comme celui de Koselitz (184 victimes).

Le 5 juin 2015 à Sachsenhausen, la lacune concernant le destin de ces jeunes Juifs déportés de France sera comblée par notre association des Fils et Filles des Déportés Juifs de France. Puisque nous savions d'où ils avaient disparu, nous devons le faire savoir pour que d'autres jeunes l'apprennent. Cette connaissance peut contribuer à leur vigilance pour s'opposer aux démagogues qui veulent abattre la démocratie et instituer des régimes totalitaires et racistes.

> Serge Klarsfeld

Alex Halaunbrenner sur les traces de son frère Léon

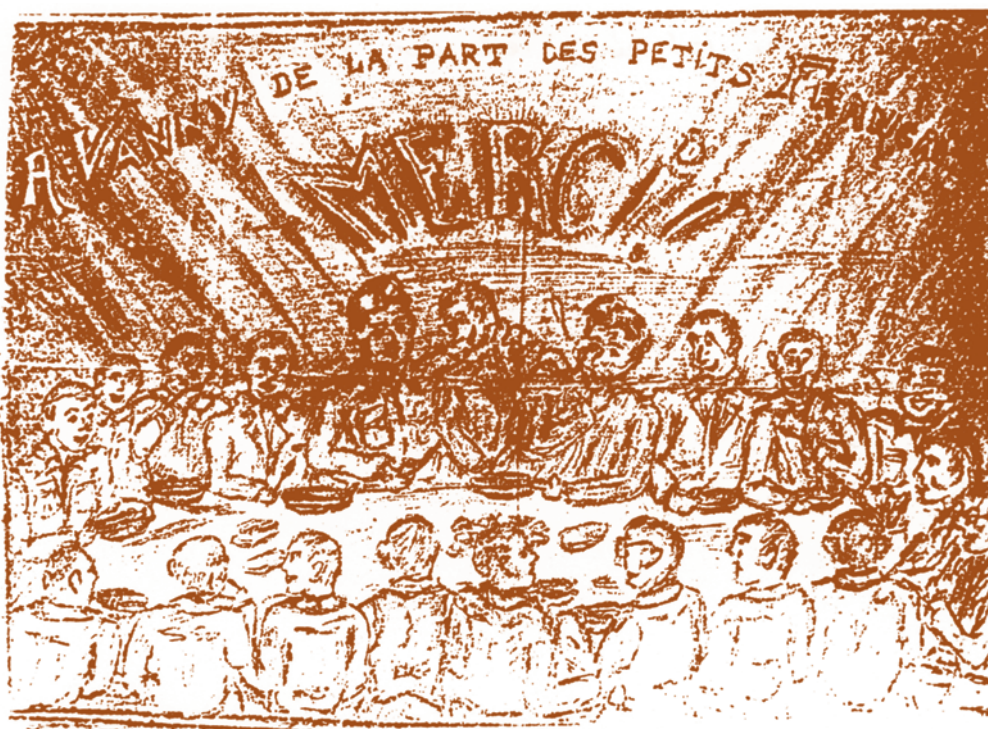
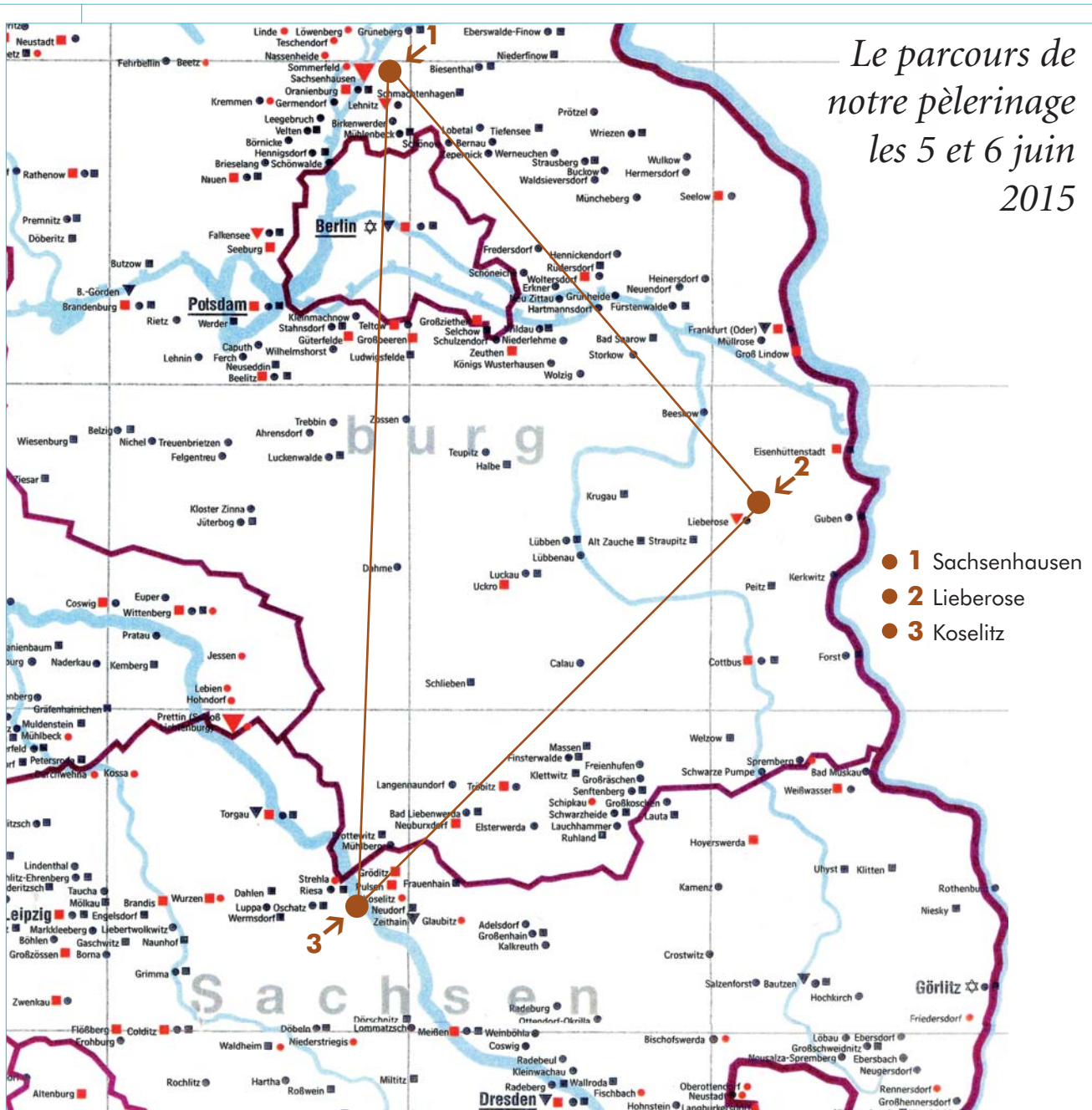


Alex Halaunbrenner avec à l'arrière plan une partie de la carrière de Mauthausen

Il y a peu de temps encore, Alex croyait que son frère Léon, 14 ans avait été gazé en arrivant à Birkenau. Une série de documents a établi que Léon a été transféré à Mauthausen, puis à Groditz et qu'il a été assassiné pendant une marche de la mort à Koselitz avec 183 autres victimes, le 17 avril 1945.

> S.K.

*Le parcours de
notre pèlerinage
les 5 et 6 juin
2015*



*Le dessin
de Marc Weill
pour le cuisinier
Vanny
du Kommando
Lieberose
en s'inspirant
de la Cène*

→ SURVIVANT

PAPIERNIK Israel, 25 ans
né le 20.6.1917 à Przysucha
20, rue du Bourg-Tibourg à Paris 4°
déporté par le convoi 5 avec son frère Fajwel 29 ans

CHARLES PAPIERNIK

UNE ÉCOLE
DU BÂTIMENT
À AUSCHWITZ

LE 43422 RACONTE

Presque tout le travail du camp était arrêté. Les travaux de construction, bâtiment, maçonnerie, n'étaient plus d'aucune utilité. Le plus grand kommando, le Bauhof, au lieu de décharger les wagons de marchandises qui arrivaient à Auschwitz, était chargé de remplir les trains avec du matériel, des machines, des outils, qui partaient pour l'Allemagne. Les autres kommandos ne sortaient donc plus au travail, pas plus que notre Ecole de maçonnerie, qui, en fait, avait cessé d'exister, les Allemands n'ayant plus besoin d'apprendre à travailler à des jeunes gens puisqu'ils n'avaient plus de travail à leur donner.

Notre kapo était parti en transport ainsi que la majorité des professeurs polonais et allemands. Tout le kommando devait – semble-t-il – partir en transport dans quelque temps. Nous nous demandions avec anxiété où seraient dirigés ces pauvres enfants. De quelle utilité peuvent être ces gosses de 14, 15 ans, pour les Allemands ? Les envoyer travailler ? Impossible ! Qu'allaient-ils devenir ? Nous avons été avisés que seuls les enfants partiraient en transport et que le corps enseignant resterait à Auschwitz.

Pour ma part, j'appartenais au corps enseignant. Le transport était prévu pour le 28 novembre 1944, à midi, et c'est seulement vers 10 heures du matin, ce jour-là, que j'appris que je faisais partie de ce transport et que je partais avec les enfants. Il n'y avait plus moyen de faire quoi que ce soit pour y échapper.

Pourtant j'essayai de me cacher dans le camp. On me prit deux fois et à la troisième évasion, vers 11 heures et demi, le transport devait partir. Alors, le Lager-Führer fit sonner l'appel. J'étais, cette fois, obligé de me présenter car, si je voulais bien risquer 50 coups ou 4 semaines de cachot, je ne pouvais risquer la mort pour tentative d'évasion, ce qui était la peine prévue pour l'absence à l'appel. Les gosses pleuraient presque en me voyant arriver vers eux, car tout le monde savait que ce transport allait à la mort, allait droit à la chambre à gaz. Les enfants auraient voulu que moi, au moins, j'échappe à cette fin. Faisant semblant de chercher quelqu'un, je parcourus les rangs des 350 gosses et leur demandai s'ils savaient ce qui les attendait. Je lus la réponse dans leurs yeux. Tous savaient et étaient prêts. Leur décision était prise : ne pas se laisser faire ! Ils me montrèrent des outils qu'ils

.../...

avaient réussi à emmener pour se défendre : les uns avaient des canifs, les autres des marteaux ou d'autres outils qu'ils cachaient sur leur poitrine, dans leurs poches ou dans leurs chaussures. Non ! Ces gosses ne se laisseraient pas emmener sans résistance dans les chambres à gaz, ils se défendraient, ils se feraient tuer avant d'être gazés.

Le moment approche, on part. Comme les gosses ne connaissaient pas le chemin qui conduisait aux crématoires, je me mis dans les cinq premiers et l'ordre circula de suivre le premier rang et de faire tout ce que ferait celui-ci. En attendant, nous espérions toujours, jusqu'à ce qu'on arrive à la "rampe".

En sortant d'Auschwitz, nous prîmes le chemin de Birkenau. Tout le camp était venu nous faire ses adieux. Les femmes nous jetaient du pain ou d'autres denrées. Nous marchons mais nous espérons quand même. Peut-être allons-nous seulement jusqu'au train ! Nous voyons les cheminées, elles se rapprochent. Je me retourne vers les enfants. Pas un ne pleure. Les petits visages sont graves, tendus. Ils attendent le moment où ils vont montrer au monde que de petits enfants juifs, les mains vides, ont "résisté". On approche de la "rampe". On pourrait presque toucher l'épaisse colonne de fumée qui s'échappe des crématoires. Un camarade demande aux S.S. qui nous accompagnent s'ils savent ce que l'on va faire de nous. Pas de réponse. Ils ne savent rien ou ne veulent rien dire. Nous voici dans l'entrée du carap de Birkenau, devant les fours...

Au même instant, arrive vers nous le Lager-Führer de Birkenau. Nos coeurs se serrent d'angoisse. Le miracle se produira-t-il ? On n'ose plus croire mais l'impossible devient réalité. On nous fait faire demi-tour et on nous dirige vers des wagons vides qui se trouvent à deux kilomètres de là. Pourquoi ? On n'en sait rien. Ce n'est que longtemps après, alors que je me trouvais à Sachsenhausen, que j'appris par de nouveaux arrivants qu'il y avait eu de très grands arrivages d'internés, ce jour-là, et qu'on nous avait renvoyés faute de place dans les chambres à gaz. Nous montons dans les wagons. On nous distribue du pain et de la margarine. Nous voyons arriver quelques femmes qui montent dans notre train. Vers minuit, nous arrivons à Gleiwitz. Les enfants dorment, morts de fatigue. Nous, les quelques vieux numéros, nous ne dormons pas. Nous entendons bientôt un groupe de femmes qui descend à Gleiwitz même. Et nous ? Quel sera notre sort ? Si nous essayions de nous évader ici ? Mais les enfants ? Le destin nous a unis à eux, avons-nous le droit de les laisser ? Et après tout, peut-être allons-nous dans un camp où nous serons mieux traités ? Telles furent les pensées qui nous agitèrent toute la nuit.

Le voyage dura trois jours. Le 1er décembre nous arrivâmes à Sachsenhausen-Oranienbourg, tard dans la nuit. Nous sûmes immédiatement à quoi nous pouvions nous attendre dans ce camp. Ici, comme à Auschwitz, ce furent des coups de crosse ou de bâton qui

nous accueillirent. Les 7 kms que nous fîmes dans la nuit nous rappelaient étrangement les quelques kilomètres que nous avions du faire en 1942 pour arriver du train au camp de Birkenau. Toute la nuit, nous la passâmes debout et dehors. On nous mena à la désinfection, on nous enleva tout ce que nous pouvions encore posséder. Puis, malgré le froid glacial, on nous donna des pantoufles en guise de chaussures et on nous envoya en quarantaine, au bloc 11 du camp de Sachsenhausen.

Auschwitz était le camp de la mort brutale, rapide et massive. Sachsenhausen est le camp de la mort lente. Ici, il y a 30.000 cadavres qui circulent dans le camp.

Le tableau est épouvantable. Un pénible malaise nous saisit à cette vue. Les gens ici meurent un petit peu chaque jour. Les visages sont creusés, hâves. Ces hommes tiennent à peine debout. Si, à Auschwitz, en 1944, on battait moins qu'au début, ici c'est encore le régime des coups qui règle la vie du camp. Si l'on veut essayer de voler un morceau d'épluchure de rutabaga, on risque la peine de mort par pendaison.

Nous restâmes trois semaines dans le camp de quarantaine, puis on nous emmena au secrétariat, et là, je cessai d'être le numéro 43.422 pour devenir le numéro 118.031. Trois cents enfants furent envoyés au camp de Liberosen, dans la région de Stettin. Ils n'y sont pas restés longtemps, car les Russes approchaient. Ils marchèrent pendant quinze jours pour revenir dans notre camp, puis on les renvoya de nouveau à pied. J'ai demandé partout, depuis, pour savoir ce qu'ils étaient devenus, mais malheureusement il est à craindre qu'ils ne soient arrivés nulle part car personne n'en a plus entendu parler. Cinquante enfants sont venus avec moi, en tant que maçons ou autres spécialistes, dans le camp d'Oranienbourg.

> *Israël Papiernik*



DEUX DES SEIZE VICTIMES

ZAJDNER Bernard et Salomon

Jumeaux de 15 ans nés le 28.12.1929 à Paris 12°

Déportés le 20 mai 1944 par le convoi 74

Avec leur père Eliaz, 41 ans né à Mandize

et leur sœur Micheline, 17 ans née à Paris (qui a survécu)

et leur frère Albert, 20 ans avait été déporté par le convoi 73
9, rue Aubriot Paris 4°

Le Matricule de Bernard 118068, celui de Salomon 118069

LES FFDJF EN ALLEMAGNE POUR Y DÉVOILER PLAQUE ET STÈLE

Le 5 Juin notre délégation des Fils et Filles s'est envolée pour Berlin par Easy Jet à 6h45. Seule manquait à l'appel Régine Lippe trahie par un chauffeur de taxi débutant et maladroit ainsi que par l'intransigeance des agents chargés de l'heure limite d'embarquement à 6h15. Sont partis : Claude Bochurberg , Larissa Cain , Paul Delcampe , Alex Halaunbrenner, sa fille Laura et sa sœur Monique Epsteinas ainsi que Jacques Péquériau ,le chercheur qu'ils ont invité et qui leur avait indiqué où Léon Halaunbrenner avait péri ; les historiens Alexandre Doulut et Sabine Zeitoun ; Lise Weil ; Benjamin Asenhejm et Jacques Toros qui partent avec nous depuis 1975 ; Fanny Hochbaum venue spécialement d'Israël ; Jacqueline Weisz, toujours volontaire ; Eliane Rawicz et son mari Tommaso, revenus spécialement d'Italie ; Marie et Henri Zajdenwegier, lequel reste notre lien direct avec la déportation après la mort d'André Chomand ; l'équipe de tournage du film sur notre voyage et sur les adolescents que nous allons commémorer : Jeremy Nedjar, Agnieszta Unfarz ; Jacques Berthillier, le frère de Jean Bloch qui connut le même sort que Léon Halaunbrenner faisait partie du groupe avec Natalina Muller. Enfin Beate, Serge et sa sœur. A Berlin nous avons été rejoints par nos amies de toujours, Margit et Heide, ainsi que par la preneuse de son, Lotta et par nos amis militants allemands Heide et Rolf Brand lequel portait le drapeau des FFDJF à nos côtés à Buchenwald le 11 avril et leur famille Katia et Mark Luft.

De Berlin nous sommes allés en autocar au camp de Sachsenhausen, édifié en 1936 à l'occasion des Jeux Olympiques, comme une sorte de campus qui allait être celui de l'horreur jusqu'en 1945 et quartier général de l'univers concentrationnaire hitlérien, où se situait l'Inspection générale de tous les camps de concentration et d'extermination.

Nous avons visité le Mémorial du Camp dont l'espace est soigneusement conservé et remarquablement expliqué ainsi que les baraques-musées soigneusement aménagées. A midi la cérémonie a eu lieu. Notre plaque portant les noms, prénoms, âges et convois des 16 adolescents déportés de France et gazés à Sachsenhausen au début de février 1945 en même temps que 250 autres adolescents juifs venus de toute l'Europe est apposée sur le mur d'enceinte extérieur du Camp. Le directeur du Mémorial, Prof. Dr. Günter Morsch, a pris la parole, suivi par Clemence Weuleresse, Chef de Cabinet de l'ambassadeur en France en Allemagne, Rogel Bachmann, de l'ambassade d'Israël et Serge et Beate Klarsfeld. Notre plaque a été dévoilée par Henri Zajdenwegier et Claude Bochurberg. Puis les noms des jeunes Juifs assassinés ont été lus par des jeunes du même âge qu'eux et venus de l'Ecole évangélique de Leipzig. Le Rabbin de Berlin et Directeur de la Fondation Topographie des Terrors, Andreas Nachama a dit le Kaddish ; les orateurs ont déposé des gerbes dont la nôtre à l'étoile de David. La secrétaire d'Etat aux Finances représentait le Land de Brandebourg, Daniela Trochowski. Une collation a suivi au Café du Musée.

Notre car a pris ensuite la route en direction du bourg de Lieberose, où les jeunes avaient fait partie du Kommando dit « Liro ». Un monument y a été érigé pendant la période de la RDA et où flottent aujourd'hui les drapeaux allemand, européen, français et israélien. Une brève cérémonie s'y est tenu, Alex portant le drapeau comme à Sachsenhausen ; notre gerbe traditionnelle y a été déposée. Nous avons visité le modeste mais bien documenté musée édifié à Lieberose à la mémoire des travailleurs forcés qui y ont presque tous perdu la vie. Nous y avons découvert que le cuisinier bienfaiteur des Jeunes, Basso Vanny, était un résistant déporté de France, rescapé mort en 1950 et décoré de la Légion d'honneur par le Général de Gaulle. Son directeur Peter Koztan se dévoue pour

ce musée et pour ce monument. Nous avons passé la nuit à Gröditz à proximité de Dresde et tout près de Koselitz dans la commune de Röderaue où a été élevé en 1946 par les Soviétiques un monument à la mémoire des Combattants de l'Armée Rouge. Une très émouvante cérémonie s'est tenue en présence de la population devant ce monument où des stèles ont été apposées pendant la période de la RDA pour des antifascistes italiens qui ont péri en ce lieu. Les deux très belles stèles pour Léon et pour Jean couvertes de drapeaux tricolores ont été dévoilées par la famille de Léon et celle de Jean. Le Maire Mr. Herklotz a prononcé une émouvante allocution qui nous a beaucoup touchés qu'a traduite dans un français remarquable un député du Land, Mr. Fischer, qui a fait une vibrante apologie de la réconciliation franco-allemande et qui a dénoncé les crimes du nazisme.

Jacques Berthillier et Alex Halaunbrenner ont rappelé avec émotion, sobriété et dignité les personnalités de leurs frères, Beate a traduit leurs discours. Christine Muller sur un orgue ambulant a joué « zog nit keynmal » puis « Cholom aleykhem » ; Reiner Eltzh, témoin du massacre des 186 de Koselitz a raconté la scène ; Jens Nagel a lu les noms des victimes identifiées. Claude Bochorberg a dit le Kaddish avec Alex. Larissa et Eliane ont dévoilé les stèles. Un groupe de jeunes d'une école évangélique était venu de Leipzig. Le contact avec la population a été très chaleureux ; jamais ce monument et les stèles n'ont été profanés ou vandalisés. Claude Bochorberg et son équipe ont filmé des séquences que nous verrons à la rentrée dans un film qui fera suite à « Une famille en héritage » (les Halaunbrenner) et à « La Confrontation » (notre voyage à Berlin il y a dix ans) et qui s'intitulera peut-être « Une mémoire réconciliée ».

De Koselitz nous sommes repartis pour l'aéroport de Schönefeld et vers 21 h nous étions de retour à Paris, mission mémorielle accomplie et le lendemain, dimanche à 10h Alex avait le courage et la force d'aller porter notre drapeau à la belle cérémonie des Engagés Volontaires Juifs au cimetière de Bagneux.

La gerbe des Fils et Filles à Sachsenhausen

Gedenktafel eingeweiht

Erinnerung an 16 Juden, die 1945 im KZ Sachsenhausen ermordet wurden

Oranienburg – In der Gedenkstätte Sachsenhausen ist gestern eine Gedenktafel zur Erinnerung an 16 junge jüdische Männer aus Frankreich, die im Februar 1945 im KZ Sachsenhausen ermordet wurden, eingeweiht worden. Stifter der Tafel ist die von Serge und Beate Klarsfeld geleitete Organisation „Söhne und Töchter der aus Frankreich deportierten Juden“. Nach der Deportation von Drancy nach Auschwitz waren die jungen Männer in das KZ-Außenlager Lieberose überstellt worden. Im Zuge der Räumung des Lagers wurden sie auf einem Todesmarsch in das Hauptlager des KZ Sachsenhausen getrieben, wo die SS sie unmittelbar nach ihrer Ankunft ermordete. Serge und Beate Klarsfeld legten gestern einen Kranz mit Davidstern an der Gedenktafel mit den Namen der Franzosen nieder.



Serge und Beate Klarsfeld legten gestern an der neuen Gedenktafel in Sachsenhausen einen Kranz nieder.

FOTO: ROBERT ROESKE



SACHSENHAUSEN

À Sachsenhausen pendant la cérémonie



Au Mémorial de Lieberose, Claude Bochurberg et Alex Halaunbrenner

KOSELITZ

Les Fils et Filles à Koselitz



Le Maire de Koselitz,
le Député du Land,
Beate,
l'organisateur Alex,
Laura et Monique
Halaunbrenner

Les Fils et Filles à Koselitz



GRODITZ

Les deux stèles avant leur dévoilement



Au cimetière de Groditz, les plaques en hommage aux déportés des différentes nationalités qui ont péri au travail forcé à Groditz

Les deux stèles et les deux frères de Léon et de Jean : Alex et Jacques



LA DISPARITION DE JANINE BLUM, DERNIÈRE DÉPORTÉE D'AUSCHWITZ-BIRKENAU VIVANT À BELFORT...

Par la présente j'ai l'immense tristesse de vous informer du décès de ma mère, Janine BLUM.

Grande malade, comme tous les déportés, elle avait toujours combattu et su garder ses souffrances pour elle, en continuant de donner l'image d'une femme gaie et optimiste.

Elle aura su collectionner un nombre impressionnant de maux, mais ils auront fini par l'emporter de manière foudroyante.

Elle est décédée le 18 mai 2015, 70 ans, jour pour jour, après le 18 mai 1945, jour de l'incinération de sa soeur Mado, décédée le 15 mai 1945 à Terezin, et 11 jours après le mariage de son 4^e petit-fils.

Bien cordialement,

Didier BLUM



Cher Monsieur Blum,
J'imagine quel vide cruel laissera votre mère dans votre famille. Beate et moi nous nous souvenons toujours avec émotion de cette belle journée ensoleillée de Rodez où a été célébrée la mémoire de Mado, le courage de Janine et le sauvetage in extremis du reste de la famille.
Les Fils et Filles vous adressent leurs très sincères condoléances.
Serge Beate Klarsfeld

Merci, Cher Monsieur KLARSFELD, pour ces mots chaleureux.

Sa vie aura été extra-ordinaire, de courage, de combativité, de générosité, d'abnégation et de faits troublants.

Elle ne voulait pas d'une grande réception pour sa remise de Légion d'Honneur, mais nous ne l'avons pas écoutée, et cette réception dans les Salons de la Mairie, avec plus de 500 personnes aura été une des plus grandes émotions de sa vie:
Etre enfin reconnue et réhabilitée, après avoir vécu l'enfer et l'humiliation..

Les rabbins m'ont expliqué que **18**, Chaï, signifie la Vie.
Ils m'ont également indiqué qu'une vie, dans la Thorah, c'est **70** ans.

A 18 ans, en 1945, elle avait décidé de vivre, une seconde vie, sans Mado.
70 ans plus tard, en 2015, elle aura décidé de l'interrompre et de rejoindre sa soeur.

Bien Cordialement,

Didier BLUM



Le 11 novembre 2014, toute sa famille était réunie autour de Janine, faite Chevalier de la Légion d'Honneur.

Le Président Allemand vient de décerner au couple Klarsfeld l'Ordre Fédéral du Mérite de 1^o classe reconnaissant ainsi en quelque sorte que malgré leurs multiples actions illégales et leurs multiples inculpations et condamnations en RFA, ils avaient été en avance sur la société allemande pour épurer la politique allemande des anciens nazis et pour faire juger le crime nazi. Ces décorations leur seront remises à la résidence de l'ambassadrice allemande à Paris, Suzanne Wasum-Rainer qui, dès la publication de « Mémoires » des Klarsfeld leur avait écrit une lettre, dont voici des extraits :

« J'ai toujours attentivement suivi votre combat contre l'impunité des auteurs de crimes nazis, contre toute forme d'antisémitisme et pour la mémoire des victimes de la Shoah. Mes rencontres en Israël avec des survivants de l'Holocauste alors que j'étais étudiante ont été déterminantes pour la suite de mon parcours professionnel, tout au long duquel je n'ai cessé d'admirer votre engagement.

Si votre refus de tout compromis a parfois pu m'effrayer, la rigueur de votre démarche et votre admirable courage ont fait de vous deux à mes yeux des modèles de conduite et de conscience morale.

Aussi vous suis-je très reconnaissante pour ces « Mémoires » dont la lecture m'a profondément bouleversée. Cet important ouvrage qui retrace votre vie et explique votre action est également l'émouvant témoignage d'une union et d'une famille heureuse (ses membres quadrupèdes inclus !)

La belle mission d'ambassadeur d'Allemagne en France que j'ai le privilège d'exercer actuellement m'a donné l'opportunité de faire votre connaissance et de vous rencontrer régulièrement. C'est une joie et un grand honneur

...Permettez-moi de vous féliciter par ces quelques lignes de la distinction que Monsieur Joachim Gauck, président de la République fédérale d'Allemagne, vient vous conférer la Croix d'Officier de l'Ordre du Mérite de la République fédérale d'Allemagne à chacun de vous. »

Ajoutons que nous venons d'apprendre que les Nations-Unies ont demandé à Beate Klarsfeld d'être l'orateur d'honneur de la cérémonie du 27 janvier 2016 qui se déroulera au Siège des Nations-Unies à New York.

Serge et Beate Klarsfeld

Le 14 Avril 2015, Beate et Serge Klarsfeld, accueillis par Miry Gross, Directrice des Relations avec les pays francophones, consacreront une matinée entière à la visite de Yad Vashem. Outre une rencontre avec le Président Avner Shalev, ils ont visité



Lors de la visite de la nouvelle exposition sur le monde des enfants pendant la Shoah, de gauche à droite : Eliad Moreh, Miry Gross, Beate et Serge Klarsfeld

l'exposition « Des étoiles sans Ciel » sur le monde des enfants pendant la Shoah, où ils ont été accueillis par Eliad Moreh-Rosenberg, francophone et nouvelle Directrice du Musée d'Art. Beate et Serge Klarsfeld ont profité de cette occasion pour nous remettre leur dernier livre - Mémoires - qui retrace leur parcours commun au service de la mémoire de la Shoah et leur inlassable traque des criminels nazis.

André Chomand ce « mensch » magnifique nous a quittés

André Chomand, ancien d'Auschwitz, membre des « Fils et filles », nous a quittés le 28 mai après une terrible maladie qu'il affronta avec courage jusqu'à son dernier souffle. Ses obsèques conduites par le rabbin Daniel Fahri se sont déroulées au cimetière de Bagneux le 29 mai en présence de siens, de ses compagnons de déportation : Milo Adoner, Addy Fucks, Marcel Jungerman, Henri Zajdenwergier, et le noyau des « Fils et Filles » avec Beate et Serge Klarsfeld.

DISPARITION

« André Chomand, né Chomentovski, a vu le jour en Pologne en 1926 en Pologne. Deux ans plus tard ses parents gagnèrent la France. La famille implantée dans le 20^{ème} était forte de 8 membres : la grand-mère, le père et la mère ainsi que 5 enfants. Chacun vivait heureux. Puis, tout bascula quand survint l'occupation et les mesures antijuives de Pétain ».

PAR CLAUDE BOCHURBERG

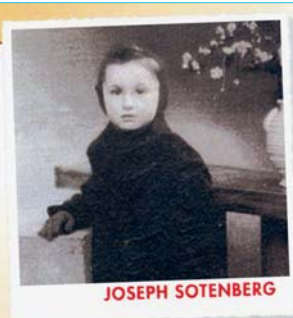
Le 4 août 1942, en tentant de franchir la ligne de démarcation, le père, la mère, André et 2 de ses frères furent arrêtés par la Feldgendarmarie sur dénonciation du passeur. La Grand-mère ainsi que le frère aîné avaient eux été arrêtés quelques temps plus tôt. Conduits à la prison de Bourges les parents et leurs 3 enfants furent transférés au camp de Pithiviers, puis à Drancy, d'où ils furent déportés le 26 août 1942 par le convoi 24. A une cinquantaine de kilomètres d'Auschwitz, à Kosen, les SS firent descendre les hommes en âge de travailler. Ce fut le cas d'André et de son père, qui furent conduits dans des camps de Haute-Silésie, afin de servir d'esclaves. Durant 3 longues années, ils survécurent au jour le jour, la peur au ventre pour l'un et pour l'autre, au cœur de l'innommable. Comme le rappelait André avec émotion : « Mon père était prêt à donner sa vie pour moi. De toutes ses forces, de toute son âme, oubliant sa propre souffrance, il a tenté l'impossible pour me protéger dans cet enfer... Le pire pour nous, ça a été les « Marches de la Mort », il faisait un froid inhumain, mon père me serrait tout contre lui... Nous sommes revenus tous les deux, soudés comme seuls peuvent l'être ceux qui ont partagés ensemble l'épreuve ultime de la mort et de la vie... » En 2003, André fit paraître chez A.J. Presse, son témoignage sous le titre : « Un père et son fils dans les camps



André Chomand procédant à l'allumage d'une bougie lors du Yom haShoah.

nazis 1942-1945 », doté d'une préface de Serge Klarsfeld, qui restera comme une magnifique leçon d'amour et de vie. Aujourd'hui, nous pleurons un « Mensch », un être précieux dont la proximité irradiait joie de vivre et souffle de l'amitié, celle qui ne se paye pas de mots, mais se traduit en actes délicats, pudiques. Tel était André. Tel était ce « mensch ». Sa disponibilité était entière pour témoigner sur les lieux de l'extermination, au Mémorial, ou dans les collèges, sans omettre dans le même temps son implication avec les « Fils et Filles » en symbiose avec Micheline, sa merveilleuse épouse qui nous a quittés il y a quelques années, au grand désespoir d'André. Je ne peux oublier le concours amical et logistique d'André lors de la réalisation de plus de 3 films produits par l'AMJIC. Association à but non lucratif,

ainsi que sa participation à nombre d'émissions à « Mémoire et Vigilance » qu'il avait à cœur de venir filmer souvent afin de laisser des traces pour demain... André laisse un vide incommensurable. L'homme était humble, généreux, d'humour toujours égale. Son seul vrai souci était celui de ses amis, de ses compagnons, et en particulier de ses enfants Philippe et Carole, ainsi que de ses petits-enfants, qu'il chérissait par dessus tout. A l'origine d'une réussite professionnelle exceptionnelle - il fut le premier concessionnaire Sony en France -, malgré une épreuve terrible subie tout juste au sortir de l'enfance, ce « mensch » pétri de valeurs Juives, restera à jamais dans nos cœurs. Un ami empreint d'élégance morale au tendre sourire ; une belle âme qui n'eut pour seul bagage que l'amour et l'amitié. ●



JOSEPH SOTENBERG

Le petit garçon, que l'on voit sur cette photo extraite du « Mémorial des Enfants Juifs Déportés de France » de Serge Klarsfeld, s'appelait Joseph Sotenberg, et était né le 9 juin 1938 à Paris. Joseph fut déporté seul à Auschwitz, le 14 septembre 1942 par le convoi 32. Son frère Michel âgé de 15 ans, et sa mère furent déportés quelques semaines plus tôt le 7 août 1942, par le convoi 16. La famille habitait dans le 11^{ème} arrondissement. C.B.

HOMMAGE

PROTRAIT

Max Polonovski gardien du patrimoine juif

Le mercredi 20 mai dernier, Max Polonovski, Conservateur Général du Patrimoine. Chargé de Mission pour la Protection du Patrimoine Juif depuis 1994 au Ministère de la Culture, vice-président du Conseil Scientifique du Camp des Mille, Membre de la Commission Mémoire et Transmission à la FMS, est venu dans l'émission « Mémoire et Vigilance » évoquer le Patrimoine Juif de notre pays qui s'élève à environ 200 monuments recensés, couvrant le domaine architectural, les synagogues, les objets rituels, les cimetières, et les mikvés, parmi lesquels plus de 50 monuments Juifs sont protégés. Au-delà de ce travail de recensement et de protection du Patri-

moine Juif, Max Polonovski a insisté sur le fait que le « culturel appartenait au culturel », et qu'il était plus que jamais nécessaire de prendre conscience aujourd'hui que : « protéger le Patrimoine, c'était conforter la transmission de la Mémoire au futur. » Par ailleurs, en dehors de son action au plan hexagonal, s'agissant notamment de promouvoir la transmission didactique citoyenne entrepris par le Camp des Mille sous l'autorité d'Alain Chouraqui, Max Polonovski appartient depuis 1998 au groupe d'experts pour la mise en œuvre d'un plan de gestion en rapport avec le gouvernement Polonais autour de la muséographie d'Auschwitz, sous l'égide de l'Unesco. ● C.B.



ALLOCATION DE SERGE KLARSFELD LE 31 MAI 2015 AU MÉMORIAL DE LA SHOAH PENDANT LE COLLOQUE CONSACRÉ AU DISCOURS DE JACQUES CHIRAC, LE 16 JUILLET 1995



Paradoxalement dans mon enfance entre 5 et 9 ans, de 1940 à 1944, je n'ai jamais eu à craindre la police française et la politique anti-juive de l'Etat Français. Refugié en zone libre, de nationalité roumaine, ma famille n'a pas été visée par les internements et par la grande rafle des Juifs considérés comme apatrides et de surcroît ma sœur avait la nationalité française. Ensuite à Nice, zone d'occupation italienne, les militaires et les diplomates italiens ont protégé les Juifs contre les autorités de Vichy et contre les pressions allemandes. A partir de Septembre 1943 et du départ des Italiens, la Gestapo a mené de terribles rafles auxquelles nous avons échappé miraculeusement et en février 1944 nous sommes partis en Haute Loire où la Gestapo n'avait pas d'implantation et où l'autorité militaire allemande et les autorités de Vichy ne faisaient pas la chasse aux Juifs.

J'ai eu la chance de n'avoir à craindre que les Allemands et je n'ai appris qu'après la guerre le rôle de complice actif de l'Etat Français de Vichy comme persécuteur des Juifs, les arrêtant et les livrant aux Allemands pour la déportation.

Ma volonté et celle des Fils et Filles des Déportés Juifs de France s'est concentrée prioritairement sur la condamnation de ceux qui avaient organisé la déportation des Juifs de France afin de les exterminer : c'est-à-dire les chefs SS, au sommet de l'appareil policier nazi en France. Nous avons obtenu qu'une loi permette de les juger en Allemagne et que la justice allemande applique cette loi avec le procès de Cologne en 1979. Entretemps nous avions constaté que la mémoire du rôle de Vichy dans la solution finale s'était dissipée et qu'il fallait faire connaître ce rôle et jouer un rôle de pédagogue à l'échelle nationale. C'est ce que nous avons fait en nous appuyant sur de grandes affaires judiciaires : Bousquet, le gouvernement et la police ; Leguay, la police et l'administration préfectorale ; Papon, l'administration régionale et Touvier, la Milice ainsi que sur la publication d'ouvrages de référence : « Le Mémorial de la Déportation des Juifs de France » en 1978 et, en 1983, « Vichy-Auschwitz – Le rôle de Vichy dans la Solution Finale de la Question Juive en France ».

Pendant cette période d'action militante et de travail historique, je ne me suis pas posé la question de la responsabilité française : elle s'était imposée à moi dès le début grâce au Pasteur Marc Boegner. Sa lettre si lucide au Maréchal Pétain le 20 août 1942 était d'une clarté aveuglante. Je n'en citerai que deux extraits où le Pasteur tente d'empêcher le Maréchal de déclencher la grande rafle de la zone libre : « Aucune défaite, vous nous l'avez rappelé vous-même, ne peut contraindre la France à laisser porter atteinte à son honneur ».

« Je vous supplie, Monsieur le Maréchal, d'imposer des mesures indispensables pour que la France ne s'inflige pas à elle-même une défaite morale dont le poids serait incalculable ». C'est hélas ce qui s'est passé et le poids de cette défaite morale a été effectivement incalculable.

A mes yeux, la République n'était pas en question, elle avait été abattue par un Etat autoritaire, qui n'en était pas moins français et qui avait participé activement aux arrestations des Juifs pour le compte des Allemands ; à mes yeux le peuple français n'était pas en question, on ne lui avait pas demandé son avis, les assemblées parlementaires n'ont pas siégé, il n'y a pas eu de referendum sur la question juive ; la décision de livrer les Juifs a été prise par les seuls chefs du gouvernement, Laval, chef de l'Etat, Pétain, chef de la Police, Bousquet, et par personne d'autre. C'est ce qu'au Conseil des Ministres du 3 juillet 1942 Laval a déclaré à ses ministres : « J'évoque la question ; je ne demande pas de décision ». Par ailleurs l'environnement humain des Juifs en France a été pour eux une sauvegarde : innombrables ont été les braves gens qui les ont aidés ; leurs protestations et celles des Eglises ont freiné la coopération policière massive de Vichy avec la Gestapo : Le rythme de 33 000 Juifs arrêtés par la police française et déportés en onze semaines de l'été 1942 aurait pu se poursuivre sans cette intervention de la population et des Eglises.

Ni la République, ni les Français ne sont en cause ; seul l'est l'Etat Français de Vichy agissant au nom de la France. Certes il y avait une autre France. La France libre à Londres puis à Alger. Il y avait une guerre civile ; il y avait deux France antagonistes, celle de Bir Hakeim en juin 1942 et celle du Vel d'Hiv en juillet 1942 ; mais chacune d'elle agissait au nom de la France, dans le mal comme dans le bien. C'était ma vision.

Ce n'était pas celle des prédécesseurs de Jacques Chirac, de de Gaulle à Mitterrand et nous avons eu bien des polémiques avec François Mitterrand. A la cérémonie du Vel d'Hiv de juillet 1992 il fut sifflé par les nôtres, parce qu'on savait qu'il était le premier président à venir au Vel d'Hiv mais qu'il pouvait ensuite aller dîner avec Bousquet et quelle signification donner à la gerbe qu'il déposait au Vel d'Hiv le 16 juillet quand le 11 novembre il en déposait une depuis 1987 sur la tombe de Pétain.

Ma vision, j'en avais parlé à Jacques Chirac, Maire de Paris, quand il avait accepté en 1986 ma proposition d'une « place des Martyrs Juifs du Vel d'Hiv – grande rafle du 16 et 17 juillet 1942 ». Son discours comme Premier Ministre le 18 juillet 1986 au Vel d'Hiv est écrit de la même plume que celui du 16 juillet 1995 : « La France est la terre des droits de l'Homme. Qu'un crime tel que celui que nous évoquons aujourd'hui ait été commis sur son sol avec la complicité active de certains de nos concitoyens est une injure faite à notre histoire et à notre génie ». et Chirac a cité ma conclusion de Vichy-Auschwitz :

« Les Juifs de France garderont toujours en mémoire que, si le régime de Vichy a abouti à une faillite morale et s'est déshonoré en contribuant efficacement à la perte d'un quart de la population juive de ce pays, les trois-quarts restants doivent essentiellement leur survie à la sympathie sincère de l'ensemble des Français, ainsi qu'à leur solidarité agissante à partir du moment où ils comprennent que les familles juives tombées entre les mains des Allemands étaient vouées à la mort ».

Nous en avons parlé aussi à notre monument « Le Mémorial de la Déportation des Juifs de France » à Roglitz en Israël où il s'est rendu en tant que Premier Ministre en novembre 1987. Nous en avons parlé en 1991 quand, à l'Hôtel de Ville, je lui ai demandé et qu'il a accepté que la Ville de Paris prenne en charge l'organisation de l'exposition « Le Temps des Rafles » que j'avais préparée. Jacques Chirac m'a toujours paru réceptif à la vision que j'évoquais ; il avait été enfant comme moi pendant la guerre quand Pétain avait été « la France » avant de Gaulle et j'avais en Chirac une totale confiance : n'avait-il pas toujours été intéressé par l'histoire des Juifs de France et n'avait-il pas dressé un barrage infranchissable entre la droite classique et le Front National.

Si Jacques Chirac, nouveau président de la République en 1995, avait décidé de prendre la parole au Vel d'Hiv, alors que François Mitterrand y avait assisté, silencieux, en 1994 comme en 1992, ce n'était certes pas pour y faire un discours consensuel mais un discours de rupture destiné à marquer son empreinte sur l'avenir comme l'avait souhaité Simone Veil à propos de François Mitterrand : « J'espère qu'un jour le Président de la République, tout d'un camp se sentira inspiré et fera ce geste qui sera un geste d'apaisement pour notre souffrance ». A la veille du 16 juillet 1995 j'étais si assuré de la puissance du discours de Jacques Chirac que dans « Libération » du 15 juillet j'ai donné à Annette Levy-Willard ici présente une interview tirant déjà les conséquences de ce discours et posant le problème de l'indemnisation des spoliations dont les Juifs avaient été les victimes.

En tout cas en ce 16 juillet 1995 j'étais au premier rang pour l'entendre ce discours, et j'ai ressenti avec une émotion et un soulagement extrêmes la phrase essentielle : « Le jour là la France accomplissait l'irréparable » et je me suis ainsi exprimé aussitôt : « ce qui restera de Mitterrand c'est Vichy, et ce qui restera de Chirac, ce sera ce discours sur Vichy ; le plus important discours d'un Président de la République. Merci Jacques Chirac, merci Christine Albanel.

Anne Hidalgo et Patrick Modiano inaugurent, le 1^{er} juin, une promenade Dora-Bruder, à Paris.

DENIS COSNARD

La maire de Paris, Anne Hidalgo, avait promis une « rue Dora-Bruder ». C'est une plus modeste « promenade Dora-Bruder » qu'elle doit inaugurer, lundi 1^{er} juin, en présence de l'écrivain Patrick Modiano. Juste un terre-plein situé dans le 13^e arrondissement, entre la rue Leibniz et la rue Belliard, au-dessus des anciennes voies désormais enterrées de la Petite Ceinture, près de la porte de Clignancourt.

Un lieu tout simple, à l'image de Dora Bruder elle-même. Cette adolescente dont Modiano a reconstitué l'histoire dans le plus poignant de ses livres n'appartenait pas à la catégorie de ces grands personnages qui entrent au Panthéon. Elle n'a pas sauvé des vies, pas dirigé de réseau de résistance, pas laissé de témoignage édifiant. Elle fut une victime de la folie nazie parmi des millions d'autres. Assassinée parce qu'elle était juive.

Elle aurait pu rester anonyme, sans tombeau ni stèle, comme le souhaitaient les concepteurs de la « solution finale ». Patrick Modiano l'a arrachée à l'oubli. Grâce au succès de son livre, bientôt traduit en trente langues, elle est devenue un des visages de la Shoah. En donnant son nom à un lieu de Paris, dans la foulée du prix Nobel de littérature décerné en octobre 2014 à Modiano, Anne Hidalgo poursuit ce travail de mémoire. Les nazis voulaient rayer de la carte Dora Bruder et ses semblables ? Désormais, elle figurera non seulement dans les bibliothèques, mais aussi sur tous les plans de la capitale...

Dora Bruder, Modiano est « tombé » sur elle – c'est son expression – en décembre 1988, alors qu'il feuilletait un vieux journal. Un *Paris-Soir* du 31 décembre 1941. En page 3, un avis de recherche le frappe : « PARIS. ON RECHERCHE une jeune fille, Dora Bruder, 15 ans, 1 m. 55, visage ovale, yeux gris marron, manteau sport gris, pull-over bordeaux, jupe et chapeau bleu marine, chaussures sport marron. Adresser toutes indications à M. et Mme Bruder, 41 boulevard Ornano, Paris. »

Pour l'écrivain, ces quelques lignes sont saturées de signaux. Paris. L'Occupation. Un enfant coupé de ses parents. Une famille sans doute juive. Dora comme Dora Modiano, cette cousine de son père dont les trois frères

ont été assassinés par les SS. Bruder, « frère » en allemand – Patrick Modiano a perdu le sien quand il avait 11 ans. Et ce quartier du boulevard Ornano qu'il a tant fréquenté dans sa jeunesse... Tout ce qui compte pour lui est réuni dans cette annonce. Le voilà happé. Qu'est devenue cette fille fantôme ? « *Je n'ai cessé d'y penser durant des mois et des mois* », écrit-il.

Le destin de Dora Bruder, il l'apprend vite. Son nom apparaît dans le *Mémorial de la déportation*, de Serge Klarsfeld. Elle a quitté Drancy pour Auschwitz le 18 septembre 1942. Il découvre du même coup le sort de ses parents. Ernest Bruder, son père, a été déporté dans le même convoi. Une Cécile Bruder, de nationalité roumaine, est signalée dans celui du 11 février 1943. « *Était-ce sa mère ?* », s'interroge Modiano.

Il laisse d'abord les questions sans réponse et utilise l'annonce comme un matériau pour son roman suivant. Renommée Ingrid Teyssen, Dora devient le personnage féminin central de *Voyage de noces* (1990). Modiano la fait naître à Vienne, la ville dont vient Ernest Bruder selon le *Mémorial*, et la fait survivre à la guerre. L'avis, légèrement modifié, est inséré à la fin du livre.

L'écrivain publie ensuite quatre autres romans, dans lesquels peuvent se lire ici ou là de discrètes références à Dora. Puis au milieu des années 1990, il commence enfin une vraie enquête, en lançant un appel à l'aide dans *Libération*. « *Ces parents et cette jeune fille qui se sont perdus la veille du jour de l'an 1942, et qui, plus tard, disparaissent tous les trois dans les convois vers Auschwitz, ne cessent de me hanter* », écrit-il au détour d'un article saluant la publication d'un nouveau *Mémorial*, celui consacré aux enfants juifs déportés de France. « *Grâce à Serge Klarsfeld, je saurai peut-être quelque chose de Dora Bruder* », ajoute-t-il.

Le chasseur d'anciens nazis entend immédiatement le message. Dans ses archives, cet inlassable militant de la mémoire dispose justement d'un dossier sur Dora Bruder, comme sur des milliers d'autres victimes. Au cimetière de Bagneux, il a aussi récupéré un médaillon un peu endommagé représentant la jeune fille et ses parents. En 1995 et 1996, Klarsfeld fournit ainsi à Modiano toute une série de photos et de renseignements. Il fouille pour lui les fichiers du camp de Drancy, de la Préfecture de police et de l'UGIF (l'Union générale des israélites de France), retrouve un témoin. A chaque fois, l'écrivain le remercie avec émotion. « *J'ai été bouleversé par votre lettre et la photo de Dora Bruder et de ses parents. Vous étiez le seul à pouvoir les sortir du néant* », lui écrit-il en mars 1995...



En mars 1997 paraît le résultat de ces années d'investigations, un livre sobrement appelé *Dora Bruder* (Gallimard). Modiano y des sine en pointillés le parcours de cette fille indépendante, rebelle, et de ses parents, Ernest et Cécile, deux immigrés comme tant d'autres...

L'auteur s'inclut aussi dans son livre. Il raconte son enquête, même s'il efface toute référence à Serge Klarsfeld, l'avocat qui lui a tant apporté. Mais, surtout, il fait part de sa propre expérience, sa fugue à 14 ans, ses trajets dans les « paniers à salade » de la police, l'arrestation de son père pendant la guerre. Au portrait lacunaire d'une disparue s'ajoute ainsi un journal d'enquête atypique, chargé de fragments autobiographiques

La parution de *Dora Bruder* ouvre une nouvelle phase. Serge Klarsfeld est le premier à réagir. Découvrant qu'il n'apparaît jamais dans le livre, il est meurtri, mais analyse avec finesse cette occultation : « *Peut-être êtes-vous amoureux de Dora ou de son ombre, et, comme nous l'avons cherchée ensemble, vous voulez la garder pour vous-même, tout en la faisant aimer par un large public* », écrit-il à l'auteur. « *Je n'ai pas cessé d'apprécier l'œuvre de Modiano, mais notre amitié a pris fin en 1997* », ajoute-t-il dans ses tout récents *Mémoires* (Flammarion, 688 p., 26 euros)...

LE MÉMORIAL DES ENFANTS JUIFS DÉPORTÉS DE FRANCE

par
Serge KLARSFELD



Robert SAMUEL, 8 ans, né à Marseille,
déporté avec ses parents par le convoi n° 74 du 20 mai 1944.

DATES À RETENIR

JEUDI 16 JUILLET 2015

18H00

au Boulevard de Grenelle

Notre rassemblement annuel des FFDJF à
l'emplacement du Vélodrome d'Hiver.

DIMANCHE 19 JUILLET 2015

10H00

au Métro Bir Hakeim

Cérémonie officielle en hommage
aux victimes des rafles ainsi qu'aux Justes.